

le ROUGE et le NOIR

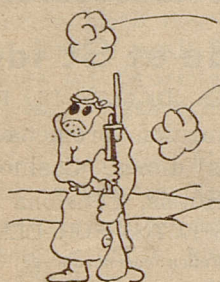
Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE — REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883-74

L'internationale des charognards

a-t-elle
ses représentants en Belgique ?



Je crois être un des premiers à marquer vraiment quelque curiosité quant aux ramifications que pourrait avoir l'Internationale des marchands de canons en ce pays. Et je suis le premier à m'étonner, car enfin notre presse de gauche a consacré tellement d'articles aux munitionnaires — essentiellement pendant la période électorale — que je m'inquiète un peu de ne pas lui voir marquer plus de souci en ce qui concerne la Belgique.

Il est un point sur lequel je suis d'accord avec Lénine, c'est que même durant la guerre, il convient avant tout d'attaquer notre propre impérialisme, dans notre propre pays. Si tout le monde appliquait ce principe nous n'assisterions pas à ce spectacle grotesque et indigne que nous offrent certains socialistes qui piquent des crises au seul nom d'Hitler, qui accusent leurs camarades allemands de lâcheté, qui parlent déjà sans rire d'envoyer les ouvriers belges se faire casser la figure, et tout cela à l'heure même où M. Francqui a obtenu les pleins pouvoirs qui équivalent à une semi-dictature !

Contrairement à ces phénomènes qui disposent de la peau des autres afin de défendre la démocratie de MM. Jaspard et Devèze, je suis d'avis qu'il importe avant tout de nous montrer infimement curieux de ce qui se passe chez nous.

Je me suis livré à quelques recherches fort superficielles, j'en conviens — le temps et la documentation me faisant défaut — mais j'ai pu recueillir néanmoins certains résultats qui, ma foi, ne sont point à dédaigner.

Des recherches que j'ai entreprises et que je me propose — dès que quelques loisirs me seront rendus — de poursuivre, j'ai rapporté sinon une importante documentation, du moins une conviction qui me permet d'affirmer en pleine conscience de l'importance d'une telle déclaration : **Oui ! L'Internationale Sanglante des Armements compte des représentants en Belgique !** Oui ! des capitalistes belges sont liés aux capitalistes étrangers au sein de la grande Internationale des Charognards ! Sont liés aujourd'hui, l'étaient avant 1914 et l'étaient pendant la guerre ! portent la responsabilité des mêmes crimes, se sont solidarisés dans le même honteux trafic, méritent d'être stigmatisés au même titre que les assassins des peuples : Schneider, Krupp et Bazil Zaharoff.

Et j'apporte des preuves.

En ce qui concerne l'époque d'avant la guerre, je me bornerai à signaler deux cas précis.

Voici la composition du Conseil d'administration de la plus importante fabrique d'armes de Belgique. Je cite d'après le « Recueil financier » de 1913 :

La Fabrique Nationale d'Armes de Guerre (Société belge au capital de 6.600.000 francs, à Herstal-lez-Liège). M. Victor Fris, président de la Banque Internationale de Bruxelles, président ;

M. Louis Hagen, associé de la Banque Hagen und Co, Berlin, et de la Banque Sal. Oppenheim jun. und Co, à Cologne, vice-président ;

M. Jules Dallemagne, administrateur du Crédit Général Liégeois, à Liège ; M. G. Laloux, à Liège ;

M. Max Kosegarten, administrateur de la Ludw. Löwe und Co (1), à Berlin ;

M. le Dr Paul von Gontard, administrateur de la Ludw. Löwe, à Berlin. (« Recueil Financier », 1913).

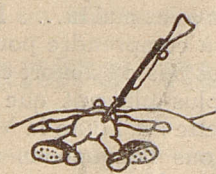
Une affaire bien belge comme on peut s'en rendre compte. Une Fabrique absolument Nationale. Mais encore beaucoup plus nationale que vous l'imaginez. Elle passait, par exemple, cette firme, des contrats parfois bizarres. Ainsi, de l'accord passé en 1907 et que vous dégusterez le plus nationalement possible :

« En 1905, un syndicat était constitué entre les fabricants d'armes et munitions à Berlin et Karlsruhe, les usines Mauser à Oberndorf-Neckar, la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre à Herstal, d'une part, et la Fabrique Autrichienne d'Armes, d'autre part. Il était spécifié que toutes les fournitures de fusils à répétition et de carabines pour le Japon, la Russie, la Chine, l'Abyssinie, se feraient en commun et que les bénéfices réalisés seraient répartis entre les deux groupes. Les entreprises devaient se prêter mutuellement assistance de telle sorte que chacune d'elle fut en mesure de fournir les commandes russes le plus rapidement et au meilleur compte... pour elle. » (2).

Bien intéressant également de consulter la liste des administrateurs de la Deutsche-Luxemburgische Bergwerks und Hütten où le groupe Stinnes avait la prépondérance et qui, pendant la guerre s'est particulièrement distinguée.

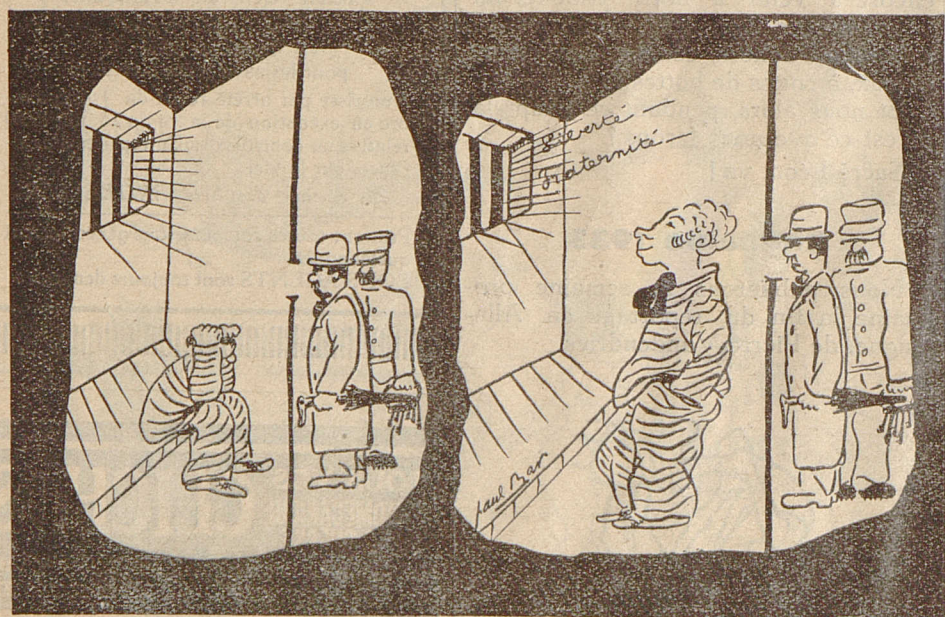
(Suite en 6^e page.)

Mil ZANKIN.



(1) La Ludwig Loewe u Co A. G. joint à la fabrication de machines celle d'armements.
(2) O. Lehman-Russchult.

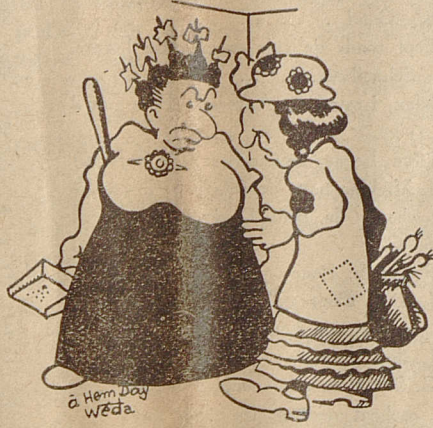
LES BEAUX REGIMES



— Qu'est-ce qu'il a fait ?
— C'est un assassin. On pense qu'il sera acquitté...

— Et celui-ci ?
— Ah ! son cas est grave : il refuse d'assassiner !... Il n'y coupera pas.

Les pleins pouvoirs



— Jésus, Maria ! madame Dupoull !
Voilà qu'à présent, ils ont fourré Dieu en prison !...

UN MEETING de protestation pour les objecteurs de conscience Léo Campion et Hem Day

A l'initiative du Comité d'Action pour l'Amnistie, il vient de se fonder un Comité de défense des objecteurs de conscience Léo Campion et Hem Day (Marcel Dieu) en prévention de Conseil de guerre. Il s'agit, rappelés-le, de deux miliciens de réserve ayant renvoyé au ministre de la Défense nationale, leur livret militaire, manifestant ainsi leur volonté de se refuser à tout service armé pour raisons pacifistes.

Un premier meeting public de protestation aura lieu vendredi 30 juin à 20 h., en la salle du Lion d'Or, place Saint-Géry, Bruxelles.

Y prendront la parole : Mme Isabelle Blume, MM. De Boeck, Ernest, Pierre Vermeylen, et Mil Zankin, sous la présidence de Pierre Fontaine.

Nous invitons nos lecteurs à y assister nombreux.

Un ordre du jour :

Nous lisons dans *Le Peuple* : Les délégués de la Fédération Bruxelloise du P. O. B., de la Fédération des Syndicats de l'agglomération bruxelloise, ainsi que les mandataires politiques, réunis en assemblée le mercredi 21 juin 1933, à la Maison du Peuple de Bruxelles :

Après avoir pris connaissance de l'incarcération des objecteurs de conscience Hem Day et Léo Campion ;

Tout en ne croyant pas à l'efficacité de la politique de l'objection de conscience dans la lutte contre la guerre ;

Assurent ces deux hommes courageux, qui se sont dressés contre le stupide et monstrueux appareil militaire, de leur entière sympathie ;

Stigmatisent l'acte arbitraire posé à cette occasion par le ministre de la guerre, Devèze, servit-out zélé du capitalisme belge ;

Décident de rendre le présent ordre du jour public, afin que l'opinion publique exige avec eux la libération immédiate des deux détenus.

Cet ordre du jour a été voté sur la proposition du citoyen Fr. Liebaers.

ÉCRIVEZ !

Plusieurs lecteurs nous demandent s'ils peuvent écrire à Hem Day (M. Dieu) et Léo Campion. Nos deux amis peuvent recevoir de la correspondance et seront heureux de voir se manifester la sympathie qu'a suscitée leur geste. Voici leur adresse : Marcel Dieu, Prison de Forest, rue de la Jonction, 52. Cellule 345 ; Léo Campion, même adresse, cellule 212.

De nombreuses lettres de protestation sont déjà parvenues au Ministre de la Défense Nationale. Il faut que des milliers de lettres semblables soient expédiées.

Protestez contre l'incarcération inique de Léo Campion et Hem Day.

CE SOIR, A LA TRIBUNE

Un important débat sur le chômage
Ce mercredi, à 20 h. 30, en la salle des Hauts-Heures, aura lieu le 33^e et avant-dernier débat de cette saison, sur ce sujet : Comment supprimer le chômage ?

Y prendront la parole : MM. Paul OTLET, directeur du Palais Mondial ; Marcel LOUMAYE, sénateur suppléant de Bruxelles ; José SCHUERMANS, rédacteur en chef du *Nouveau Siècle* ; Rodolphe LANGBANK, etc.

Voir programme détaillé en page 6.

CONFESSION

Irais-je à Londres ?

Pourquoi je n'irai pas à Londres

Je suis invité à participer à la Conférence de Londres. Je n'irai pas, quel que soit leur désir de m'avoir parmi eux. J'aime mieux faire de la copie : c'est une manière si commode de continuer à maintenir la surproduction ! Inutile d'aller à Londres pour s'apercevoir que l'offre dépasse la demande.

000

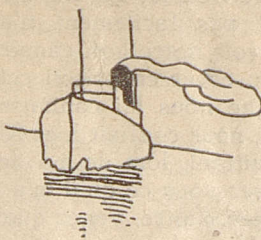
Je n'irai pas à Londres, parce que le tangage et le roulis me rendent malade. Or, il est inutile d'encombrer le marché : les malades accourent là-bas de toutes les parties du monde, pour s'entendre dire : « J'ai des coliques, tu en as aussi, il en a également ; nous, les Nations, nous en avons toutes. Quand nous partirons d'ici, nous en aurons davantage ». Je préfère consulter le Bot-tin au sujet des maux de ventre.

000

Je n'irai pas à Londres, parce que les spécialistes de mon espèce surabondent là-bas.

On me demanderait : « Faut-il stabiliser ? » Je répondrais : « Sans aucun doute. Cependant il convient de tenir compte de certaines circonstances et d'envisager certaines modalités ». Et si l'on s'enquerrait de celles-ci, je dirais : « Je vais soumettre la question, dans son extrême complexité, aux experts de ma délégation ». Ainsi je passerais pour un aigle de la diplomatie et de l'économie politique, ce qui est toujours

Pourquoi j'irai à Londres



Ma décision est prise : je pars. J'irai à Londres, parce qu'il faut avoir fait partie, au moins une fois dans sa vie, d'une réunion internationale, fût-ce à titre de dactylographe. Cela vous procure un « sex appeal » irrésistible.

Si vous êtes une femme, tous les vieux messieurs ont l'impression que vous avez fait des choses, mais des choses ! réquisitionnée par les intérêts supérieurs du pays, pour arracher, dans le secret de l'alcôve, des secrets diplomatiques et autres... Si vous leur dites : « J'ai été emmenée là-bas, parce que je suis habile à sténographier », un sourire sceptique erre sur leurs lèvres, et ils vous répondent en jetant un regard furtif

profondément ridicule. Or, j'ai, moi, une réputation à sauvegarder.

000

Je n'irai pas à Londres parce que j'estime que, s'il faut payer ses dettes, il convient que le créancier puisse justifier sa créance par d'autres arguments que ceux-ci : « Je vous ai aidé à tout chambarder chez vous et chez les autres. Dont coût : six cent milliards de francs-or. Je vous ai vendu très cher un tas de rossignols, après l'armistice, et tout ce qui m'encombrerait. Dont coût : soixante-quinze milliards, plus les intérêts comptés à un taux d'am. En vertu de tout quoi, vous me devez une fidélité, éternelle et beaucoup d'argent, tandis que, moi, je ne vous dois que la quittance éventuelle, plus, si vous ne me payez pas, tout mon mépris, et, si vous me payez, tout mon mépris encore, car je ne saurais avoir aucune estime pour les gogos et les mias ». Ce disant, j'aurais l'air de ne rien comprendre à la diplomatie, ce qui est aussi ridicule que de paraître y comprendre quelque chose.

000

J'irai à Londres, parce que, comme Edouard, je fume la pipe, que je porte un petit chapeau rond qui me va à ravir, et que cet heureux appareil vestimentaire n'est tout à fait complet qu'avec un transatlantique...

000

J'irai à Londres, parce que la politique de l'absence est une mauvaise politique, sauf là où il n'y a que des coups à recevoir. M. Devèze, naguère, m'a très bien expliqué ça, mais je ne me rappelle plus exactement ce qu'il m'a dit et n'ose point le prêter de se répéter, car, depuis qu'il monte à cheval, avez-vous remarqué qu'il ne pousse plus que des hamissements de juvénat nerveuse, ce qui prouve, d'ailleurs, que le mimétisme n'est pas un vain mot !

(Suite en page 5.)

RAM.

A PROPOS DE L'ALTERNATIVE (1)

Emile Vandervelde

par War Van Overstraeten

II. — BALANCEMENTS.

Parmi les chefs de la social-démocratie, il n'en est pas de plus distant de Lénine qu'Emile Vandervelde. Lénine fut le type le plus représentatif de l'homme d'action moderne. Il n'eut, depuis un peu plus d'un siècle, qu'un seul devancier de sa taille, bien que de nature essentiellement différente : Napoléon. « D'abord s'engager, puis voir. » Lénine aurait pu, dans toutes ses conséquences, revendiquer ce grand principe qui était à la base de la stratégie napoléonienne.

L'engagement que visait Napoléon n'éliminait jamais un maximum de préparation à l'action. Mais une fois cette préparation assurée, par le calcul ri-

goureux du rapport des forces et leur mise en ordre, l'intuition brusque de la victoire possible entraînait le commandement de marche, d'attaque ou de défense. Cette claire vision du réel et son emploi décisif pour la création d'une situation nouvelle, marquent toute la distance entre l'homme d'action et l'homme agité dont les impulsions viennent rapidement mousser à la surface de la vie et retournent rapidement dans ses profondeurs. L'homme d'action sait subir la fatalité ; il sait aussi prendre la liberté de la renverser.

Emile Vandervelde est un homme de pensée. Non pas l'homme de pensée qui entraîne à l'action comme Marx, comme Sorel ou d'autres penseurs. Il ne suggère pas à celui qui suit sa pensée et dont le tempérament le dépasse, l'abandon à l'élan créateur. Au contraire, cet élan lui est hostile, il le nie, il lui paraît grossier, empreint d'une

(1) L'Alternative, par Emile Vandervelde. 1^{er} vol. Editions L'Eglantine. Voir Le Rouge et le Noir du 21 juin.

certaine infériorité mentale. Vandervelde haïssait autant Lénine qu'il haït aujourd'hui Mussolini ou Hitler. Tout au plus, au moment de la mort du grand bolchévique, le chef socialiste était-il enclin à écrire une oraison funèbre avec quelque indulgence.

Vandervelde adhérerait volontiers à la pensée si inintelligente de M. Paul Valéry, le poète, qui croit que le marxisme universel est dû aux manquements de l'intelligence humaine. La lecture du dernier livre de Vandervelde nous a, plus que tout autre de ses écrits, confirmé dans les convictions que nous venons de formuler.

Dès le premier chapitre, nous percevons ces fameux balancements de la pensée de Vandervelde dont Jaurès parlait avec une fine ironie. Les raisonnements se suivent, se balancent, détruisent mutuellement leur poids, et vont échouer dans des conclusions où l'optimisme essoufflé ne cache jamais le dégoût de l'action.

Vandervelde nie la faillite du marxisme. A cette fin, il essaie de montrer que le marxisme a influencé ses propres adversaires. Il voit cette influence dans les textes des économistes libéraux. Il la voit tout aussi bien dans les encycliques de Rome. Il fait à peine supposer que si Marx n'avait pas existé et n'avait pas formulé ses principes économiques, les professeurs et les papes, tout doctes et infaillibles qu'ils soient, n'auraient eu la force de nier l'évolution du milieu industriel et économique de notre époque. Cette omission où l'absolu manque du relief d'une indication à ce sujet, permettra à Vandervelde de mieux voiler les conclusions diamétralement opposées au socialisme que les économistes libéraux et catholiques tireront de leurs constatations « marxistes ».

Si Vandervelde nie la faillite du marxisme, il ne nie pas que le « marxisme se revise lui-même ». Il montrera même qu'il y a « marxisme et marxisme ». Sur ce point, on peut lui donner profondément raison; tout un immense chœur de marxistes est prêt à le répéter.

Vandervelde cite comme exemple de révision du marxisme le socialisme d'Henri De Man. Il endosse même une sorte de marxisme « évolué » à ce pauvre M. Maurice Ansiaux, alors que ce brave homme ne demande qu'à professer quelques vérités premières. Vandervelde signale « l'importance de la réaction idéaliste qui se manifeste chez De Man, chez Henriette Roland Holst, ou chez les socialistes qui se groupent aux Etats-Unis, autour de Norman Thomas ». Vandervelde aime les révisions des contemplatifs du socialisme, des idéalistes, des professeurs, en un mot, des gens assis. Même quand il lui plaît de citer un nom bolchévique il choisit celui du théoricien assis Boukharine. Il éprouve visiblement une gêne à signaler les révisions — celles qu'il croit découvrir — d'un autre caractère, de caractère non assis, si l'on peut dire.

Avant sa mort, il était moins facile à Vandervelde d'ignorer l'audacieuse théoricienne que fut Rosa Luxembourg. Nous n'avons jamais su qu'elle se soit écartée du marxisme. Vandervelde le crut. Mais, Rosa Luxembourg, à son tour, a démontré que Vandervelde était un révisionniste du marxisme, du genre le plus dangereux à ses yeux, de celui qui finalement réduit la lutte des classes à une parade opportuniste et parlementaire.

Il y a plus grave. Les bolchéviques se réclament du marxisme intégral; Vandervelde les accuse, à ce propos, du camouflage anti-marxiste le plus honnête que l'histoire du mouvement ouvrier ait connu. On est par conséquent en droit de lui demander en quoi consiste un rejet catastrophique du marxisme qui finalement aboutit à l'installation du stalinisme dans la sixième partie du monde. L'opportuniste assis qu'est Vandervelde écarte le révisionnisme par l'action qu'est Staline, ainsi que la socialiste combative-née que fut Rosa Luxembourg.

Dès lors, on conçoit qu'après de tels balancements, de tels virages pour éviter les obstacles, Vandervelde éprouve quelque peine à définir son propre socialisme. Appartient-il à l'un ou l'autre marxisme? Quelle dose de l'idéalisme de De Man — si important à signaler! — faut-il retenir? Vandervelde opère-t-il aussi sa révision?

Tout autre que lui se laisserait décontenancer par ces questions que son propre texte impose. Lui sourit doucement, se croise les bras sur le ventre avec onction, retourne à l'état de bonze disposant d'occultes puissances et répond par la bouche d'un autre, par la bouche de quelqu'un qui se trouvait, il y a soixante-dix ans, exactement, devant... le tribunal criminel de Berlin!

« En 1863, dit-il, devant le tribunal criminel de Berlin, Lassalle expliquait à ses juges qu'en parlant de révolution sociale, il ne devait pas nécessairement avoir eu en vue une rébellion sanglante, une levée de fourches et de bayonnettes. Au sens scientifique du mot, disait-il, révolution veut dire changement complet et par suite, une révolution se produit quand un principe complètement nouveau a remplacé l'état existant, qu'il l'ait fait d'ailleurs

avec ou sans violence — il ne s'agit en effet nullement des moyens employés ».

Eh bien, pour nous, il s'agit des moyens employés! Nous avons cette opinion que Vandervelde, dans les conditions tragiques où se trouve le mouvement socialiste international, se refuse à préciser les moyens à employer ou est impuissant à les désigner, son livre n'est qu'une entreprise douteuse et dangereuse. Le socialisme d'aujourd'hui, les millions de ceux qui ont mis leur espoir en lui, ne sont pas à confondre avec le tribunal criminel de Berlin de 1863. Mais, peut-être, les chapitres suivants vont-ils nous éclairer. Nous allons voir.

(A suivre.)

War VAN OVERSTRAETEN.

LE ROUGE ET LE NOIR n'est pas une affaire.

LE ROUGE ET LE NOIR perd de l'argent.

Voulez-vous l'aider et lui permettre de vivre et de se développer :

Versez votre souscription au C. C. P. n° 2883.74.

ABONNEZ-VOUS AU ROUGE ET NOIR

20 fr. JUSQU'À FIN 1933



A chacun son dû

L'objecteur de conscience Léo Campion se prénomme Léo et non Albert comme une erreur typographique nous l'a fait dire dans notre numéro du 14 juin.

C'est pourquoi Léo Campion proteste avec énergie contre le fait qu'on l'ait appelé Albert Campion, et déclare n'avoir rien de commun, même par le prénom, avec MM. Devèze et de Saxe-Cobourg Gotha.

Dont acte.

Le moral est bon

Maitre Beublet qui ne s'étonne cependant pas facilement n'en revient pas de voir notre bon camarade Campion conserver en prison cet excellent moral que nous lui connaissons.

Ainsi, nous confiait hier M^e Beublet, en le quittant, lors de sa dernière visite, savez-vous ce qu'il m'a dit?... — Cher maître, venez quand il vous plaira. Vous le savez, pour vous, je suis toujours là...

La santé du général

On a célébré le 17^e anniversaire de la « victoire » de Verdun.

400.000 morts.

Le général Weygand a fait un grand discours.

Chacun s'est extasié sur la bonne mine du général.

Quelle chance

Le souverain de l'Irak, le roi Fayçal, — on s'appelle comme on peut — de passage à Ostende a déclaré qu'il était un grand ami de la Belgique.

Ce sont de ces propos réconfortants qu'il est bon de noter.

Les grands travaux

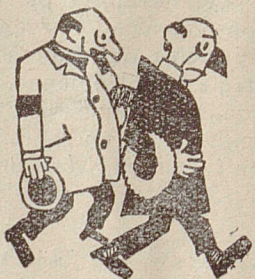
Parlant des libéraux purs et des impurs, la Gazette écrit : « Nous l'avons déjà souvent répété : il faut que l'on se compte. »

D'accord.

Qu'elle s'y mette une bonne fois. Ça ne prendra pas tant de temps!

Les deux vétérans

Savez-vous quel est le principal titre de gloire de MM. Hymans et Jaspars à la Conférence de Londres, celui dont parle la presse avec attendrissement? C'est le fait qu'ils sont, de tous les délégués à la conférence économique, les « vétérans » de ce genre de réunions internationales.



NOTRE SOUSCRIPTION TOURISME

Alex Salkin-Massé...	100.—
Anonyme Z...	100.—
Maurice Calmeyn, La Panne; ci-devant libéral progressiste (deuxième versement). Au Rouge et Noir plus nécessaire que jamais, pour que s'en aillent nos ministres cléricaux et libéraux (?) et que les travailleurs intellectuels, manuels et petites gens ne soient plus les gros payeurs d'impôts...	100.—
Du même : Pour que soit rendu à sa profession d'avocat M. Tehoffen, ministre des Colonies et, comme tel, oh! comble, chef du personnel judiciaire du Congo! Nos ministres ont tous au moins un mérite, ils ne sont pas aisément dégoûtés...	100.—
S. Gand...	50.—
Sept ronds de cuir ennemis de l'ordre. Schaebeek...	50.—
Max Lemmens, Anvers : Pour qu'il vive et il vivra...	50.—
Léon Legay, restaurateur (3 ^e versem.)	50.—
J. V. Une botte de foin pour le pauvre cheval du petit Devèze...	35.—
S. C.	30.—
R. Jenet : Pour une presse libre...	25.—
J. B. : Pour qu'on f... la paix aux hommes de bonne volonté...	25.—
J. de Sturler...	25.—
G. S. : Pour que Campion et Hem Day sachent qu'on ne les oublie pas...	25.—
M. Lambert : Pour qu'il vive...	20.—
P. E. C. : Au Rouge et Noir, non pour son moscouisme, mais pour ses idées non conformistes...	20.—
L. H. : Pour faire enrager Rex...	20.—
Lina Rolin-Marcel Havrenne...	10.—
A. N. : Pour que le Rouge et Noir prospère...	10.—

Jan Verhasselt, Assche...	10.—
C. H. : Pour le Rouge et Noir, seul organe pacifiste en Belgique française	10.—
Mons. Deuxième obole d'un chrétien socialiste...	10.—
Léon Laurent, Quevaucamps...	10.—
Une lectrice de Quevaucamps...	5.—
Pour le front unique...	5.—
Pour que le communisme ait des adeptes chez les intellectuels...	5.—
A. et R. : Pour que Devèze apprenne bien ses leçons de cheval; premier bon point...	5.—
Un gâteaux (comme dit Rex) de 34 printemps...	5.—
C. D. (deuxième versement)...	5.—
Pour maintenir votre effort...	5.—
Un panneflicker...	5.—
I. X...	5.—
Gamin M. Merci, Rex!	5.—
Mic...	5.—
A. C. : Pour une campagne en faveur du Palais Mondial...	5.—
V. R. : Suite aux articles de Rex...	5.—
V. R. : Pour que les démo-chrétiens chassent leurs dirigeants!	5.—
V. R. : Pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat...	5.—
Mic...	2.—
Un pacifiste...	2.—

SOUSCRIPTIONS MENSUELLES jusqu'à la fin de l'année.

J. Herman...	10.—	soit	70.—
Antoine De Smedt...	5.—	soit	35.—
Marion Coulon...	5.—	soit	35.—
Richard Descamps...	5.—	soit	35.—
Montant de la présente liste	fr.	1.122.—	
Report des listes précédentes	fr.	13.289,15	
Total	fr.	14.411,15	

Hamoir-sur-Ourthe

Hôtel du Chemin de fer

Eau cour. ch. et fr. Jardin 2 Ha. Bains. Pêche PL. PENSION A PARTIR DE 35 FRANCS

WESTENDE

La plage de l'élite et du sport

Trois moniteurs de gymnastique et de natation

20 tennis, golf 18 trous, tom-golf. Plaine de jeux gardée pour enfants

WESTEND HOTEL
TEL. OSTENDE 964

Le plus confortable et le plus luxueux 250 chambres toutes avec cabinet de toilette.

Pension : juin, à partir de 75 francs
Pension en saison à partir de 25 fr.
Box garage, 10 francs.

Coxysde et St Idesbald

PLACES IDEALES DE FAMILLE

Bains gratuits, promenades, larges et hautes dunes, Casino, Kursaal, Tennis, Hôtels, Pensions de famille. PROSPECTUS SUR DEMANDE

à l'Administration communale de Coxysde-sur-Mer

MIDDELKERKE

L'Estran
Confort moderne. Pension réputée. PRIX TRES MODERES

COQ-SUR-MER

La plage fleurie
Ses bains — Ses jeux — Ses sports

Belle-Vue
Son excellente pension
Ses prix raisonnables

OSTENDE

Grand Hotel
A côté du Kursaal. Digne, 54 Pension à partir de 65 francs
Chambres depuis 30 francs
GARAGE HOTEL

MIDDELKERKE

Pension Renée
Face bains, casino et tennis. Situation unique. Prix très modérés.

SPA

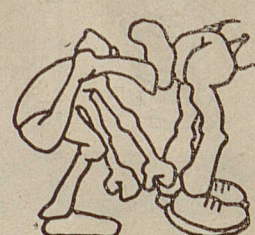
Maladies du cœur et des artères
Hypertension et Angine de poitrine
Bains carbogazeux naturels
Rhumatisme
Bains de tourbe.
Eau de la Reine radioactivée.
Anémie
Eau ferrugineuse
Arthritisme
Eau de la Reine
Pour renseignements s'adresser
à **SPA MONOPOLE**
Concessionnaire de l'Etabl. des Bains

S. G. A.

Société Générale d'Assurances et de Crédit foncier
Agitée par l'Etat pour les assurances ouvrières
Autorisée par arrêté royal du 1^{er} septembre en exécution de la loi du 25 juin 1930 relative au contrôle des Entreprises d'assurances sur la vie.
24, Avenue des Arts, BRUXELLES
Pratique toutes combinaisons généralement quelconques.
BONS AGENTS sont toujours demandés

TOUS VOS PHOTOMECHANIQUE CLICHES DE LA PRESSE

82, rue d'Anderlecht, Bruxelles. Tél. 12.60.90
SOIN — RAPIDITE — PONCTUALITE



Ce sont les seuls qui prirent part aux premières palabres de cette espèce dès 1919. Ils ont été à San Remo, à Boulogne, à Spa, à Londres, à Cannes, etc., etc...

Eh! bien, franchement il n'y a pas de quoi se vanter! Et c'est une triste privation pour la Belgique d'être le seul pays à exhiber encore les phénomènes qui depuis 14 ans mènent cette politique de parade et d'inconséquences. Les autres pays ont pris le soin, à tout le moins, de changer de délégués.

Que fait la police

La liste des crimes impunis s'allonge, constate l'Etoile belge. Et elle publie effectivement une série impressionnante de crimes dont les auteurs restent inconnus.

C'est regrettable évidemment.

Il reste à savoir pourquoi ces crimes sont impunis. L'Etoile belge encore fait beaucoup de suppositions à ce sujet. Il n'y en a qu'une qu'elle ne fait pas : c'est que si la police s'occupait un peu plus de ce qui la concerne et un peu moins de mouchardage politique — ce à quoi actuellement elle consacre un temps précieux — elle parviendrait mieux sans doute à arrêter les criminels, et les honnêtes gens ne seraient pas inquiétés sans cesse pour des vétilles.

La santé de Basil Zaharoff

Il y a quelques jours, le Soir publiait une écho alarmant touchant l'homme le plus riche d'Europe, Sir Basil Zaharoff. Le malheureux est malade, atteint de pneumonie, précise-t-on, et eu égard à son grand âge, peut-être bien qu'il va mourir.

Il a 82 ans et sa fortune s'élève à plus de deux milliards de francs, dit encore le Soir qui ajoute que M. Zaharoff obtint, pendant la guerre, plusieurs distinctions honorifiques des Alliés « auxquels il avait rendu de grands services ».

En fait d'écho humoristique, on ne fait pas mieux. Mais notre délicieux confrère n'a pas envie de rire.

Pensez donc : ce pauvre Zaharoff qui va mourir!

Le petit sensiblerd qui a rédigé la nouvelle se serait sans doute foulé le poignet s'il avait ajouté : C'est en vendant des munitions et en provoquant l'assassinat de plusieurs millions d'hommes, alliés et ennemis, que le grand Zaharoff a gagné ses deux milliards.

La grande presse

Le Soir n'en revient pas de ce qu'un Américain ait fait construire sur le toit d'un gratte-ciel, à New-York, un appartement d'un luxe incomparable. Il y a notamment un bar... « avec les derniers perfectionnements pour avoir continuellement de la bière fraîche sous pression ».

Oui, ma chère.

On comprend que cette permanence de bière fraîche ait frappé l'esprit de l'échotier, mais ne pourrait-il faire un effort pour sortir parfois de ce triple postulat auquel il paraît à jamais voué : la flagornerie, la sensiblerie, la goinfrerie.

Il y a autre chose, tout de même.

Ce sacré Léon!

Il paraît à Louvain, deux fois par mois, sous la direction de M. Degrelle Léon, une petite feuille qui, à tout hasard, s'intitule Rex. Cette feuille nous consacre une part importante de ses pensées — si on peut dire. A croire que les tonitrux rédacteurs de ladite revue n'ont rien d'autre à communiquer à leurs lecteurs.

Publiant un droit de réponse que nous leur avons adressé, ces messieurs proclament que notre réponse n'est pas spirituelle. Pardi! cette lettre était rédigée à l'intention des lecteurs de Rex et à leur mesure.

Mais il y a mieux. Rex se gausse parce que nous écrivions notamment : « Nous ne sommes pas encore mort... Vous nous avez mal lu... » Rex ne parvient pas à comprendre pourquoi nous n'avons pas mis d's à mort et à lu. C'est d'autant plus plaisant que Rex porte en manchette : « Toute la Vie des Lettres ». Nous l'engageons vivement à consulter la Nouvelle grammaire de l'Académie Française, à la page 48. Nous sommes persuadé (sic) que cela lui sera utile. (Nous étant ici celui qui tient la plume.)

Enfin Rex profère des menaces. Son distingué directeur, M. Léon Degrelle, écrit que si des catholiques se risquent encore à venir à notre tribune, lui Léon, et ses hommes, viendront les « flanquer dehors, comme des chiens galeux, à coups de bottes ».

Et nous alors, pendant ce temps-là, qu'est-ce que nous ferons?

Sacré Léon, va!

Rhénanie 1933

Nous publierons la semaine prochaine la fin du reportage en Allemagne, de Pierre Vandendries.

Treize nudistes en correctionnelle

Deux cents nudistes vivaient en paix. Ils avaient l'âme sportive, le souci de l'hygiène et l'esprit sain. Ils savaient comment est fait le corps humain. Ils savaient qu'un sexe est un sexe, à quoi cela sert et quand. Ils savaient surtout que la nudité du corps comme du sexe n'a rien d'immoral, que seul est immoral l'usage que parfois l'on en fait : le décollé provoquant, le déshabillé suggestif, certaines façons de faire l'amour qui tiennent de l'acrobatie ou de l'érotomanie plutôt que de l'art d'aimer. Ils savaient encore que dissimuler le sexe, le cacher prudemment, c'est accrédiéter cette théorie barbare, qui est une insulte à Dieu et à la nature, que le corps humain a des parties honteuses. Ils savaient davantage que le nu intégral est pur, comme sont purs les arbres, les animaux, les plantes jusqu'au jour où un tyran obsédé affublerait d'un cache-sexe les animaux et ferait aussi voiler le pistil des fleurs. Ce jour-là la pureté serait bannie du monde : tous les fleuristes feraient fortune et les vierges provisoires et champêtres qui n'ont jamais pris garde à rien, peut-être bien qu'elles lutineraient le taureau.

Deux cents nudistes vivaient en paix, conscients de ce que l'émancipation de l'homme doit se poursuivre dans le domaine moral aussi bien que social, conscients de leur dignité physique comme de leur propriété intellectuelle. Ils vivaient en paix dans cette atmosphère chaleureuse d'émulation sportive, se livrant aux joies simples et pures de la natation, du basket-ball, du sport et du mouvement, joies auxquelles on est porté d'instinct dès l'instant qu'on s'est dépouillé de ses vêtements. Ils vivaient en paix parce que, conscients de l'incompréhension quasi-générale des hommes et de la rigueur des lois, ils s'étaient abrités dans un vaste domaine loin des regards indiscrets, ils s'étaient choisis, et sûrs d'eux-mêmes et de leurs compagnons, ils pouvaient vivre ainsi dans l'intégralité physique propre à désintoxiquer et le corps et l'esprit. Mais des hommes veillaient.

Et malgré des murs hauts de trois mètres cinquante, malgré les arbres abondants, malgré les pièces de calicot pendues aux branches, malgré l'éloignement du lieu, distant de cent ou deux cents mètres des maisons les plus proches, malgré cela, il paraît, on dit, on rapporte que de loin, en s'y prenant bien, en grimpaient sur les toits, en s'armant de jumelles, par temps clair et quand le vent complice soulevait un bout de toile, eh ! bien, on pouvait voir ! Que voyait-on ? Des formes indécises dont l'on distinguait tout juste s'il s'agissait d'hommes ou de femmes, des formes vagues faisant de la gymnastique ou jouant à la balle.

Très grave. Les policiers sont alertés. On en poste partout. Du matin au soir, ils observent. Couchés dans des corniches ou confinis aux lucarnes, ils épient. L'œil exorbité, ils attendent pour voir si on peut voir. Et les heures passent. Ils scrutent, ils subodorent, leurs regards s'insinuent dans les branches, percent les toiles, vrillent le feuillage, des heures et des heures, jusqu'au moment où l'un d'eux manque de se trouver mal : il a vu !

Il a vu, donc on peut voir. Donc un témoin involontaire peut voir. A nous, l'article 385 !

Descente du Parquet : le jeudi 7 juillet, quinze minutes après que le centre nudiste eût reçu la visite du docteur Vachet, de madame Vachet, du docteur Imianitoff et de l'écrivain Pierre Daye, dont j'avais l'honneur d'être le cicerone.

Identification des trente nudistes qu'on trouve sur les lieux. Interrogatoires. Plans. Photos. Saisie des clichés que nous avons publiés dans ce journal. Enquête. Instruction.

L'instruction dure dix mois. Puis la chambre du conseil à qui l'on défère une quarantaine de victimes, en retient treize et pour vingt-sept rend une ordonnance de non-lieu.

Aussitôt vous vous dites : « Mais s'il y avait 200 nudistes qui tous reconnaissent avoir fait du nudisme, pourquoi n'en poursuit-on que treize ? »

A quoi le ministère public répond : « Je ne fais pas le procès du nudisme. Libre à quiconque de se mettre nu. Mais défense de se laisser voir par des témoins involontaires. Des nudistes ont été vus. On n'est pas parvenu à les identifier. Je poursuis ceux dont l'assiduité au centre nudiste permet de supposer que ce sont eux qui ont été vus plutôt que d'autres. »

La thèse est assez hardie et si le tribunal devait l'admettre, il risquerait fort de condamner des nudistes qui n'ont jamais été vus de l'extérieur en lieu et place d'autres qui ont pu être vus.

Le 5 juillet, un an tout juste après les faits, le tribunal rendra son jugement, faisant suite à l'audience qui s'est tenue le 19 juin dernier à la 21^e chambre correctionnelle et dont fidèlement voici la relation.

L'AUDIENCE

Le Tribunal fait son entrée. Il est présidé par M. Van Laethem qui a l'air tout surpris de voir, ce matin, à la 21^e chambre, tant de monde : tant de prévenus, tant d'avocats, tant de public.

Il y a 13 prévenus. Souhaitons-leur de n'être point superstitieux. On les a numérotés pour être sûrs sans doute de ne pas se tromper et de n'aller point condamner l'un pour l'autre. Sait-on jamais ! Je porte le n° 6.

Il y a cinquante avocats, pour le moins, mais six seulement qui vont plaider. C'est-à-dire qu'il y en aura jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

Et il y a deux cents curieux qui s'entassent dans la salle, qui sont venus goûter le pain amer de la justice.

Les gendarmes ont l'air bon enfant. M. le Président les exhortera parfois à plus de vigilance. Pour un peu, le public viendrait s'asseoir aux bancs des prévenus. Ça ne se fait pas.

L'audience est ouverte. Voici le premier témoin : M. le juge d'instruction Oriane. Il jure de dire la vérité, toute la vérité. Il expose ce qu'il a vu au centre nudiste. Il développe une grande carte coloriée en vert pomme, en rose tendre et en bleu d'azur. On a bien fait les choses. Il montre le lac, le solarium, les plaines de jeux et de sport, les endroits où les témoins ont vu des nudistes, un bâtiment en construc-

tion d'où les ouvriers, dit-il, s'en donnaient à... « vision que veux-tu » et appelait les passants dans la rue pour venir voir aussi.

Enfin, M. Oriane termine en disant que les nudistes qu'il a interrogés lui ont fait, au point de vue moral, une excellente impression. Ça, c'est gentil.

LES TEMOINS

Le tribunal décide le huis-clos pour l'audition de quatre témoins. On s'attend à des révélations sensationnelles, mais les dépositions n'ont point la saveur un peu spéciale que le public, refoulé au-delà des portes, imagine sans doute.

Un témoin (il habite en face du centre, c'est-à-dire à cent ou deux cents mètres). — Accoudé à ma fenêtre, je voyais parfaitement des nudistes faisant de la gymnastique. Tous étaient nus. Ils étaient plus de cinquante.

— Parmi ceux qui sont ici, pourriez-vous en reconnaître ?

— Non, ils étaient trop éloignés.

— Distinguez-vous les hommes des femmes ?

— Oui. Il y avait une femme qui ressemblait à une mascotte ! Je les ai vus souvent. J'étais fatigué de ce spectacle ! (sic).

Le témoin suivant est un agent de police.

— J'ai vu des nudistes jouer à la balle. Ils n'étaient pas complètement nus. Puis j'ai été chargé de la surveillance. Un des voisins m'a fait monter à la mansarde. Et de la lucarne j'en ai vu qui étaient nus. J'ai fait venir l'officier de service pour qu'il puisse voir également.

— Et que faisaient-ils ?

— De la gymnastique rythmique... C'était « comme des danses nègres, avec un tam-tam » !

Voici une dame de 49 ans. Elle est indignée :

— J'ai vu quatre nudistes. Ils étaient tout nus, tout nus, Monsieur ! J'ai très bien vu.

— Pourriez-vous les reconnaître ?

— Non. Je n'ai pas vu « leurs figures » !

Un autre a vu, du haut d'un échafaudage, comme le vent soulevait une des toiles pendues aux arbres.

Voici le docteur Imianitoff. Il narre les détails de la visite qu'il fit le 7 juillet.

Le Président. — Quelle impression avez-vous éprouvée ?

Le témoin. — Je n'ai jamais été aussi gêné d'être habillé.

Le substitut se fâche. — Vous seriez peut-être plus gêné d'être assis parmi les prévenus !

On ne saisit pas bien le rapport.

Un autre n'a rien vu. Il vient dire qu'on lui a dit qu'on avait vu. C'est très important.

Un agent de police, encore. Chargé de la surveillance, il n'a rien vu. Mais dans une autre maison, on l'a fait monter à la mansarde. Et de là il a pu voir un homme et une femme qui étaient nus.

— Où cela ? demande un avocat.

— C'est sans importance, tranche le substitut. Il suffit qu'on ait vu !

Mais l'avocat n'est pas d'accord et fait préciser l'endroit. C'est, en effet, d'une importance extrême.

Le voisin le plus proche n'a rien vu, n'a jamais rien vu : mais mon fils a vu, dit-il.

Voici le fils. Charge accablante : c'est un mineur. Un mineur... d'une

Le témoin involontaire



— C'est forcé, n'est-ce pas, Madame : il est toute la journée sur le toit... — Mais pourquoi ça ? — Monsieur voulait voir des nudistes ! — Et alors ? — Alors, il s'est f... par terre !

vingtaine d'années ! Et s'il a vu, c'est en pénétrant dans le parc. Il refuse d'en convenir, puis pour finir, il en convient. Comme les autres, il a juré de dire toute la vérité. « Et que Dieu m'assiste ! »

Mais Dieu l'assiste assez mal. Et le témoin patauge.

— Pourquoi pénétrez-vous dans le parc ? questionne le président.

— J'allais rechercher mes poules !

Le public croit que c'est un bon mot, et il rigole.

L'audition des témoins est terminée. On regrette la défection de deux témoins cités par la défense : le professeur Ley et Pierre Daye. Ils sont absents de Bruxelles.

LES PREVENUS

L'interrogatoire des prévenus est de pure forme. Il n'apporte pas grand-chose. Ces prévenus, qu'on me permette de ne pas les nommer, parce que s'il faut donner des noms, ce sont ceux des deux cents membres du cercle, personne ne pouvant admettre la sélection qu'on a opérée parmi eux. S'il y a ici un représentant de commerce, des infirmières, un architecte, un ingénieur, des employés, des ouvriers, un sculpteur, et un journaliste, on s'étonne de ne pas trouver un professeur d'université, des médecins, des avocats, que les mystères de l'instruction n'ont pas conduits jusqu'à la barre. Pourquoi ? C'est la question que les plaideurs poseront tantôt à maintes reprises.

Mais voici le réquisitoire.

Ce n'est pas un procureur, c'est un substitut de procureur qui va requérir. M. Bayot. Un petit homme nerveux, agressif, volontiers insolent, chétif et volubile. Il va gagner tout de suite les plus hautes sphères de la pensée et se distinguer particulièrement dans la définition qu'il donne — et qu'on va lire — de ce qu'il nomme... la pudeur belge.

LE REQUISITOIRE

M. Bayot,

substitut du procureur du roi

Si une quelconque commère s'était promenade nue dans les rues et que vous eussiez à rendre un jugement, je me lèverais et brièvement je réclamerais l'application de la peine. Ce serait une affaire banale. L'affaire que voici échappe-t-elle à la banalité du fait que la commère dont je parlais est remplacée par des snobs et qu'ils appartiennent à un cercle nudiste dont ils exhibent triomphalement la carte de membre ? L'affaire est banale en droit, et banale en fait.

En droit, il y a d'abord le point de savoir si les membres du cercle pouvaient s'exhiber nus les uns devant les autres. J'ai montré en Chambre du Conseil que pour qu'il y ait délit, il fallait que l'action se passe dans un lieu public.

Prenons deux exemples. Un médecin ferait une autopsie dans un lieu public : outrage aux mœurs. Mais si l'on pratique la même opération dans un hôpital : il n'y a pas d'outrages aux mœurs. Une femme se montre nue dans un music-hall ; le lieu est public : outrage aux mœurs. Une femme s'exhibe nue dans l'atelier d'une école des Beaux-Arts ; le lieu est privé : il n'y a pas d'outrage aux mœurs.

Pour déterminer s'il y a outrage, il faut donc discerner entre un lieu public et un lieu privé, et déterminer la fin avouable, le mobile de l'acte. C'est pourquoi, en Chambre du Conseil, sur quarante prévenus, vingt-sept ont été renvoyés des poursuites parce qu'ils avaient fréquenté seulement le solarium.

Pour les autres, le problème juridique est d'une élémentaire simplicité.

Je ne prends pas parti dans la question du nudisme. Nombre de médecins déclarent que l'héliothérapie est la panacée qui guérit tous les maux. Un autre lot de médecins la condamne. Gallien dit oui, Hippocrate dit non ! Nous n'avons pas à les départager, ni même à dire si les prévenus ont enfreint les lois de la mesure et du bon sens. Si un aliéné se mettait nu dans son asile, je resterais indifférent.

Je sais que les nudistes prétendent ne pas pouvoir garder leur équilibre moral sans se mettre nus,

ni sans échanger une balle en caoutchouc et faire une démonstration réciproque de leurs physiques plus ou moins catastrophiques. Libre à eux. Nudiste est maître dans son parc. Qu'ils s'exhibent à leurs camarades peu m'en chaut. Mais où ils ne sont plus libres, c'est quand ils sont vus du dehors. Alors l'infraction est commise.

Il importe donc que je démontre si les prévenus ont été vus ou ont pu être vus. Car point n'est besoin qu'ils aient effectivement offensé la pudeur. Pour qu'il y ait délit d'outrage aux mœurs, il suffit d'avoir couru le risque d'être vu en état de nudité. C'est le délit de péril, consacré par un arrêt de la Cour de Cassation.

Ce qu'il faut pour qu'il y ait délit, c'est qu'il y ait offense à la pudeur. On doit tout de même se conformer à la pudeur publique belge, une sorte de pudeur moyenne à la disposition de tout Belge (sic).

Il ne s'agit pas de savoir si les témoins sont volontaires, consentants ou non. Le caractère illicite ne disparaît pas si les témoins sont volontaires.

Quant aux prévenus, pourraient-ils échapper à la loi comme membres d'un cercle nudiste ? Non. Tous les Belges sont égaux devant la loi et la Constitution, on ne s'en étonnera pas, n'a fait aucune exception pour les nudistes.

Voici pour la question de droit. Elle est très simple. Voyons la question des faits qui, celle-ci, n'est pas aussi simple.

Les nudistes qui ont seulement fréquenté le solarium, je les abandonne. Mais il y a les autres endroits qui étaient visibles selon les circonstances atmosphériques. Les prévenus sont en auge. Je rends hommage à leur loyauté et leur sincérité. Ils reconnaissent s'être montrés en des endroits d'où ils pourraient être vus du dehors. Il faut une preuve ? Mais nous avons la preuve par les aveux, par des photos, par les témoins.

Les deux premiers prévenus ont été vus sur le chemin de l'étang lors de la visite des docteurs Vachet et Imianitoff. La troisième prévenue a été vue nue au bord de l'étang par un témoin. Le cinquième prévenu reconnaît s'être rendu nu à la source, endroit très visible de l'extérieur. Le sixième prévenu a piloté sans vêtements sur l'étang les visiteurs qui sont venus le 7 juillet (1). Le septième prévenu s'est trouvé nu sur l'étang, une photo en témoigne. Et tous les autres prévenus avouent s'être trouvés nus en des endroits d'où ils pouvaient être vus.

Si, enfin, sur quarante prévenus, treize seulement ont été retenus, c'est soit qu'ils ont régulièrement, tout nus, suivi le cours de gymnastique à un endroit d'où on pouvait les voir, soit qu'ils se sont écartés des terrains entièrement protégés. Ainsi on pouvait les voir avant que ne soient placés les écrans protecteurs, puis, après le placement de ces écrans, par transparence quand le soleil les éclairait d'une certaine façon, ou par les interstices quand les écrans se distendaient.

Les faits sont établis sans que l'on puisse identifier avec certitude les nudistes qui ont été vus, mais il faut seconnaître que les treize prévenus sont coupables parce qu'ils ont reconnu s'être trouvés aux endroits incriminés. Ces nudistes-là sont coupables de nombreuses négligences et ils savaient qu'ils pouvaient être vus.

Quant à la peine à infliger, ils aiment trop le soleil pour que je demande de les mettre à l'ombre. Je demanderai une sanction pour trois d'entre eux : le cinquième, le sixième et le septième qui savaient qu'ils pouvaient être vus du dehors et dont deux, le cinquième et le septième, ont répondu au cours de l'instruction avec une désinvolture qui dénote un complet mépris de l'opinion publique. Pour les autres, je demanderai un jugement de principe.

LES PLAIDOIRIES

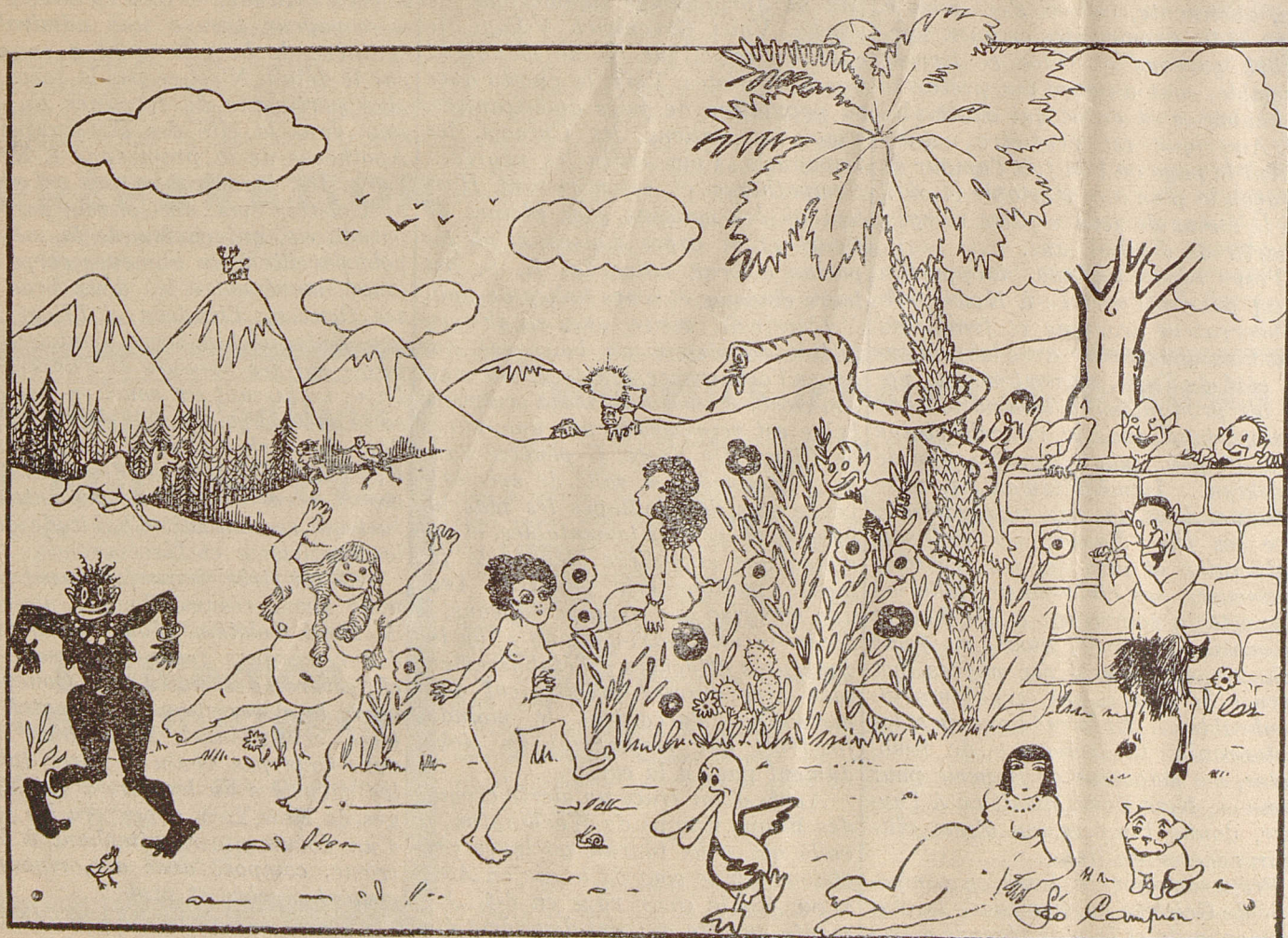
Nous donnerons la semaine prochaine les thèses des défenseurs qui ont plaidé dans l'ordre suivant : MM^{es} Victor de Laveleye, Albert Guislain, Pierre Poirier, J. Pollet, Alex Salkin et Jean Van Parys.

Le tribunal a tenu la cause en délibéré. Le jugement sera prononcé le 5 juillet.

(A suivre.) Pierre FONTAINE.

(1) C'est moi le sixième prévenu ; quelle histoire ! Mais puisque je suis seul à me nommer, qu'on me permette de préciser. L'honorable organe de la loi fait erreur. La charge qu'il relève contre moi s'appuie sur la déclaration d'un témoin qui « croit » m'avoir vu sur l'étang. Entendu à nouveau, appelé à préciser, il ne peut se souvenir exactement. Alors ? Par surcroît, je m'en remets à la plaidoirie de mon conseil.

Un centre nudiste...



comme l'imaginent certains « témoins » !

Entretiens avec... Berthe Bolsée

Votre recueil de poèmes, *Madame Bolsée*, tout en suivant la Ligne de Songe abandonne, au hasard, des ans de mots précis, lumineux, qu'on pourrait palper tant ils sont près de la matière. Quel était votre but ?

— J'aime les mots d'une passion presque physique. Ils ont pour moi un charme si violent que, longtemps, je crus pouvoir me contenter d'une mosaïque de mots brillants sans lien soit apparent, soit profond. Quand un poème m'est lu, à haute voix, j'en saisis en premier lieu la cadence, j'en goûte voluptueusement les images qui se dessinent à mon regard intérieur avec une étonnante acuité de vision, et, bondissant par dessus l'amoncellement des menus détails, je me forme — guidée par une sorte d'intuition infailible — un concept assez exact et très net de l'ensemble de la pièce. C'est de cette première rencontre que dépend l'enchantement ou la déception.

— Votre évolution poétique est-elle le fruit de la poésie pure, des influences que vous avez subies ?

— Vers l'âge de quinze ans je fus captivée par l'éloquence torrentielle des romantiques. Leurs éclairages sombres et violents, à la Gustave Doré, leur mouvement, la chaleur communicative de leurs écrits m'emportaient d'une sorte de délire. Plus tard, j'écrivis des morceaux d'une note moderne assez poussée stimulée en cela par quelques écrits de Georges Linze, à ses débuts, et dont je lisais les premières œuvres *Ici et Poèmes d'Ardenne* avec un ardeur un peu anxieuse.

— L'œuvre de Madame de Noailles a-t-elle, ainsi qu'il y paraît assez, orienté votre talent, favorisé votre culture artistique ?

— Je lisais pêle-mêle tout livre qui me tombait sous la main. J'en connus de très beaux : Toulet, Pellerin, Max Jacob, Apollinaire, Francis Jammes, Verhaeren, Maeterlinck, d'Annunzio, Rostand, Rimbaud, de Régnier, d'autres... qui furent de bons compagnons. C'est alors que je devins esclave de Madame de Noailles. Je n'imaginai ni richesse pareille, ni tel débordement. En elle, je retrouvais conjugués l'attrait de la douleur et l'amour de la nature des romantiques et la grâce harmonieuse des symbolistes. J'étais ensorcelée jusqu'au jour où je sentis le danger d'une influence aussi violente pour une personnalité encore bien embryonnaire. De cette époque datent quatre recueils presque complètement inédits : *Du vent dans les feuilles*, *Choses du cœur et de la nature*, *Poèmes sincères* et *Pour une ombre*.

— Poursuivez-vous la poésie, que vous aimez servir, patiemment, ou s'offre-t-elle à vos desirs ?

— J'écris presque toujours le soir. Le thème né en marchant, en travaillant m'a obsédée un ou plusieurs jours peut-être. Il est à remarquer que jamais vision enregistrée par une sensibilité orientée vers la Poésie n'est perdue pour le subconscient mais, au contraire, qu'elle y reste enchaînée jusqu'au jour, où, néces-

Le Prix Verhaeren

Nous avons dit déjà tout le bien et surtout tout le mal qu'il fallait penser du Prix Verhaeren.

Qu'il eût été attribué naguère à un René Verboom, c'était une manière de miracle qui, naturellement, ne s'était pas renouvelé.

Son règlement même, il faut le reconnaître, l'entache d'une tare presque irréparable. En effet, il est, si je puis dire, un prix à deux degrés. Quelques poètes, choisis par un jury belge, sont proposés au jury français. Parmi ces poètes, le jury français en désigne un, pour en faire le lauréat.

Il faut rendre cette justice au jury belge que le plus souvent il a, dans sa présentation, fait apparaître l'œuvre la plus marquante de l'année. On doit, au contraire, cette justice au jury français que, presque toujours, parmi les poètes qu'on lui signalait, il a choisi le plus médiocre.

C'est ainsi qu'il y a deux ans, il préféra Carlo Bronne à Eric de Haulleville et à Pierre Bourgeois : l'année dernière, il préféra Armand Bernier à Edmond Vandercammen. Nous serions tenté de dire qu'il a

cette fois-ci, réparé une longue série d'erreurs. Le malheur, c'est qu'il paraît l'avoir fait sous une sorte de contrainte morale, le jury belge ayant assez insolentement représenté à Paris, pour un nouveau livre, celui que, l'année dernière, Paris avait le mieux dédaigné.

Voilà donc le prix Verhaeren attribué à Edmond Vandercammen. Il est vrai qu'il doit partager cet honneur avec Mme Bolsée. Que les poètes ne se plaignent pas trop de cette demi-justice, en pensant que, malgré tout, l'attention du public a été ainsi attirée, enfin, sur un livre de poésie authentique.

Nous avons demandé à deux de nos collaborateurs d'interroger Berthe Bolsée et Edmond Vandercammen. On lira ci-dessous ces entretiens.

Ce n'est point ici le lieu de faire l'analyse des deux livres couronnés.

Le livre de Berthe Bolsée, dont, par ailleurs il serait injuste de méconnaître les réelles qualités de sensibilité et de fraîcheur, souffre un peu d'être confronté avec le *Sommeil* du Laboureur, ce poème de

chair, de sang, de miracle, de nudité. Et dans ce sens, le jury français, tenant sans doute par dessus tout à ne pas rompre entièrement avec sa tradition, lui a rendu un mauvais service. Mais si l'inspiration de Berthe Bolsée manque de grandeur, si sa technique manque encore de personnalité, je pense qu'il n'est pas présomptueux de croire que ce poète pourra, dans quelques années, nous donner un livre qui participe entièrement de la poésie.

Pour Edmond Vandercammen, tous ceux qui, depuis quelques années suivent sa courbe ascendante et qui ont trouvé dans le *Sommeil* du Laboureur, la réalisation des espoirs les meilleurs qu'ils mettaient en lui, se réjouissent sans réserves d'un choix qui n'ajoute rien à sa valeur, mais qui attire sur son œuvre l'attention d'un public plus vaste.

Nous aimerions dire, si nous ne pressentions que le jury français du Prix Verhaeren n'a pas été aussi libre qu'il n'y paraissait, que ce choix lui fait honneur.

Ch. P.

saire au poème, elle se desserit d'elle-même et vient se glisser, perle précieuse, sur le fil d'or de l'inspiration. Travail d'incubation sans lequel l'œuvre pèche souvent par défaut de profondeur. Des périodes de stérilité de quinze jours à un mois surviennent néanmoins qui sont marquées de découragement. Les thèmes affluent autour de moi ; mais aucun ne m'émeut assez profondément pour me donner le « choc » nécessaire à l'éclosion du poème.

— Quelle est votre position dans la querelle « moderne » contre « classique » ?

— A mon sens, il n'y a pas lieu de disputer à propos de poésie traditionnelle et de poésie moderne. La matière éternelle, immuable à travers les âges, voilà l'essentiel. Il importe avant tout d'avoir fait frémir de la vérité, de la vie — cette vie fut-elle un rêve — d'avoir lancé, de la terre aux espaces, la flèche d'or qui blesse l'azur et fasse pleuvoir sur l'homme un peu de poussière d'astre.

Sadi de GORTER.

Edmond Vandercammen

Porte de Namur, sous le soleil. Vandercammen et moi.

MEURANT. — Vous avez gardé le don d'enfance, poète aux yeux toujours émerveillés par les miracles de la terre. Et vos journées, vous les passez à instruire les gosses. Parlez-moi donc de la poésie et de l'enfant, voulez-vous ? Tous les enfants n'ont-ils pas en eux un certain potentiel poétique que l'on détruit ?

VANDERCAMMEN. — Tout d'abord, souffrez que je vous dise combien je suis heureux de cette première remarque. Le don d'enfance ! Les démarches de la poésie qui ne partiraient point de l'enfance pourraient-elles aboutir à autre chose qu'à l'incrédulité, j'entends de cette

incrédulité qui se dégage d'une belle phrase n'ayant d'attaches qu'avec le paysage extérieur. Vous devinez, ce paysage qui fait croire à certain peintre que son œuvre vivra longtemps. Peut-être Rimbaud a-t-il cessé d'écrire pour avoir cru perdre un instant ce don d'enfance, lui qui ne put jamais s'en débarrasser. Mais passons, l'on n'oserait plus écrire — et l'on se sent si petit à tenter de vivre cette Saison en Enfer.

La poésie et l'enfance : tous les enfants sont poètes dans leurs gestes, dans leurs mots, dans leurs réactions. Qu'ils ne traduisent pas cette poésie faite besoin avec des mots, ils auront recours à la ligne et à la couleur. Elle n'en sera pas moins directe, poignante parce qu'indépendante de la poétique formelle autant que leur premier contact avec les images que comporte leur langage. L'action poétique chez l'enfant est comme l'hygiène du développement de son intelligence : qu'on la brise — et, malheureusement, c'est souvent le cas chez les parents et les maîtres — son expérience s'attachera de moins en moins à ce que la vie contient pour lui de révélations profondes, celles qui lui viennent par les voies de l'imagination créatrice. D'où affaiblissement de l'intelligence qui a besoin de ce support. L'âme de l'enfant n'est-elle pas toujours remplie de cette sorte de disposition musicale dont parle Schiller, et qui donne aux poètes l'idée poétique ?

Cette disposition vivrait plus longtemps si l'on n'enfermait pas l'enfant dans des classes tristes dès l'âge de six ans, dans ces classes où la nature si riche n'entre jamais que timidement. Oui, l'enfant a besoin de créer, mais les dimensions de son univers nous les connaissons toujours mal, aussi peu que les raisons de son étonnement de tous les instants. Ecoutez cette belle phrase de Linze dans son *Mystère de l'enfance* :

« ...C'était la voix de l'enfance elle-même, sans sexe, lointaine ; l'enfance, le pèlerin éternel, errant, parmi les géants ; l'enfance bousculée par la foule indifférente, en proie à la poussée d'énergies grossières, et au feu des passions étrangères... »

L'enfance bousculée, mon cher Meurant, la poésie bousculée.

— Heureux vos petits élèves. Mais venons-en au poète. Votre technique a évolué depuis « *Innocence des Solitudes* ». Votre phrase est devenue plus nette, votre style plus direct. C'est ce qui, je crois, a rendu le *Sommeil* du Laboureur plus accessible au jury du prix Verhaeren. Le flux poétique de votre œuvre précédente charriait image sur image. Richesse non sans danger.

— L'image ! C'est comme les fameuses langues d'Esopé : la meilleure et la pire des choses. La poésie, qu'on le veuille ou non, est à base d'images. Mais je crois que la véritable image est celle qui répond à cette définition même de Chateaubriand : *L'art de choisir et de cacher*, un choix assez inconscient peut-être, mais un choix quand même ! L'image résultant en quelque sorte de la rencontre de deux courants : l'explosion. L'image intérieure, l'image née de l'acte et non du mot. L'image qui imprime.

— Beaucoup de jeunes poètes français en reviennent à une forme plus classique. Ne sentez-vous pas la nécessité de règles plus apparentes que celles que vous vous imposez, d'un mètre plus régulier, par exemple, de la rime, ce « conducteur du courant poétique » ainsi que le reconnaissait Charles Plisnier dans le *Journal des Poètes* ?

— Beaucoup de poètes reviennent en effet, à une forme plus classique, à une poésie plus construite. Toute œuvre demande une charpente, c'est incontestable. Mais qui oserait se prononcer sur la supériorité de telle forme dès l'instant que le poème

n'apparaît pas comme une fabrication.

Personnellement j'en suis arrivé à chercher davantage un mètre plus régulier : c'est le cas de certains longs poèmes de *Naissance du Sang*, auxquels je mets la dernière main.

De toute façon, la rime régulière a perdu ses raisons rythmiques. Est-ce à dire qu'elle ne puisse pas demeurer ce « conducteur du courant poétique » ? Oui, mais elle doit être rajeunie. Jean Epstein l'a très bien dit dans son livre *La poésie d'aujourd'hui*, un nouvel état de l'intelligence. Ecoutez-le :

« L'oreille, fatiguée de trop l'avoir entendue, ne réagira plus que si on corse la rime par un peu de dissonance ou par une longue suite préalable de vers blancs. On se rappelle qu'il y a en musique des faits très analogues. C'est un excellent exemple de cette extinction des réflexes par fatigue de monotonie et de leur reviviscence grâce à de légères modifications des conditions par quoi on les produit. »

— Et que pensez-vous de l'inspiration, proprement dite ?

— Le problème de l'inspiration est bien le plus complexe. Il y a tant de cas que de poètes et ils ne vont jamais sans quelque souffrance.

Freud y trouve évidemment son compte, la raison géométrique aussi. Je crois que c'est Albert Thibaudet qui a raison contre Brémont en établissant la distinction fondamentale entre l'inspiration et la fabrication.

— La poésie est-elle, d'après vous, un but ou un moyen ?

— A la source, un besoin, une force intérieure qui nous ronge jusqu'à ce que nous ayons consenti à lui ouvrir les écluses de l'écriture. Dès lors, je n'ose plus me demander si elle est but ou moyen. Si je découvre un but au travail poétique, c'est d'abord vis-à-vis de moi-même : vivre, non pas individuellement, égoïstement, mais dans la plus grande communion avec la nature et les hommes. La poésie ? Le seul lien qui unisse l'intuition et l'instinct à la beauté que l'intelligence tend toujours à déformer.

— Il est curieux de constater qu'à votre poésie se mêle aujourd'hui une sorte de courant social.

— Peut-être ce courant n'est-il pas toujours directement apparent. Caché ou non, j'espère qu'il ne porte pas les traces de l'artificiel, du spé-

cieux.

— Vous êtes peintre aussi. Pouvez-vous me dire si vous considérez votre peinture comme une expression en dehors de la poésie, de votre poésie ?

— Comment les séparer ? Ne relèvent-elles pas l'une et l'autre de lois identiques ? Ensemble, elles me délivrent du modèle pour mieux me le faire découvrir. N'est-ce pas Diderot qui raconte avoir connu un jeune homme de goût qui se mettait à genoux devant sa toile avant de jeter le moindre trait et s'écriait : « Mon Dieu, délivrez-moi du modèle ! » Ma peinture, je veux qu'elle soit picturale d'abord, humaine ensuite ; la s'arrête ma raison raisonnaire.

— Quelle sera *Naissance du Sang*, dont nous connaissons déjà quelques extraits publiés dans le *Journal des Poètes* ?

— Je pense que le *Sommeil* du Laboureur marque la première étape

EN AMÉRIQUE AVEC RENÉ GOLSTEIN

Excellent écrivain, René Golstein est un homme de lettres détestable. Lorsqu'il croit n'avoir rien à dire, il s'enferme dans un silence rigoureux, et il a toujours peur, semble-t-il, d'importuner le lecteur de ses orages. Il n'avait plus desserré les dents, littérairement parlant, depuis son Retour à l'Innocence où il nous avait narré la découverte du Paradis terrestre par quelques contemporains inquiets, — et ce qu'il s'ensuivit. Golstein, qui avait écrit précédemment *Nu devant Dieu*, était redescendu donc du ciel pour nous apporter un conte philosophique enrubanné de fantaisie. Le voici qui s'engage complètement sur le plan terrestre et réel en publiant *Visages de New-York*, rapide et lumineuse relation d'un voyage en Amérique.

Quelques mots d'abord de la collection Les beaux voyages dont dépend cette nouvelle œuvre, et qui est dirigée aux Editions de Belgique par M. Désiré Denuit (lequel vient de nous donner, par ailleurs, une sagace étude sur Duhamel). Cette collection comprend déjà des récits de déplacements de M. Colleye, de M. Denuit et de M. José Gers. Accrue du livre de Golstein, elle accuse un constant niveau littéraire que nous lui souhaitons de maintenir. Et son moindre mérite n'est pas de posséder une très heureuse présentation sous une couverture bleue, qui nous change des pâles visages de tant de

volumes !...

Ainsi donc, René Golstein a fait le voyage des Etats-Unis, l'heureux homme ! Avec une feinte immodestie qui est bien dans sa manière, il nous déclare dès la première ligne qu'il a découvert, lui aussi, l'Amérique, en citant ensuite, pêle-mêle, les noms d'autres découvreurs : Christophe Colomb, Sigfried, Duhamel, Mau-rois et Morand. A vrai dire, l'auteur a déjà découvert l'Amérique une première fois, grâce à ses lectures, au cinéma et aux histoires de gangsters. Sur le paquebot, nouvelle découverte, due aux citoyens des U. S. qu'il rencontre, et parmi lesquels se distingue un curieux précurseur de la fin du régime sec...

Voyant vers New-York, Golstein se préoccupe surtout de diriger son enquête vers certains événements et certains aspects psychologiques : a) la prohibition ; b) les gangsters et autres racketteurs ; c) l'enlèvement et la mort de l'enfant de Lindbergh ; d) les nègres ; e) la prostitution (supprimée officiellement dans la métropole yankee). Ce sont là, très exactement choisis, les points où se cristallise la curiosité européenne vis-à-vis de l'extraordinaire et déconcertante Amérique. L'écrivain recevra par la suite, durant son séjour aux Etats-Unis, des éclaircissements au sujet de la plupart des questions qui se posent. Sur le navire, déjà, un compagnon de voyage

lui parle des effets indirects de la prohibition sur la jeunesse ; autrefois, abstinent, celle-ci s'est mise à boire, et les promenades en auto, auxquelles garçons et filles se livrent ensemble, sont aujourd'hui prétextes de beuveries et de ce qui en résulte. L'Amérique est peut-être actuellement le pays où l'on fait l'amour de la façon la plus inconfortable et où il y a le moins de jeunes filles vierges, à partir de dix-huit ans.

C'est sans lyrisme inopportuniste qu'est décrite l'arrivée à New-York. L'observateur ironique et froid, qui veut bien nous mener avec lui de l'autre côté de l'eau, se contente de noter les prodigieuses illuminations de Coney-Island, puis la ridicule statue de la liberté, puis les gratte-ciels de Brooklyn... Immédiatement, il nous entraîne dans la rue new-yorkaise avec ses files d'autos, ses rayons souterrains et aériens, ses réclames lumineuses, ses ciné-musics-halls où le spectacle commence à dix heures du matin, — avec, aussi, sa foule riche en contrastes, ses nègres, ses cirque de bottes, ses mendiants innombrables... Et n'oublions pas les restaurants, les échoppes de limonades, les magasins de lingerie pour hommes, New-York, disait-on à l'auteur, donne l'impression d'une ville pour acheter du linge.

Préparons-nous à faire en compagnie de Golstein la promenade la plus passionnante et la plus féconde à tra-

vers la métropole ! Voici les centres commerciaux où la crise se traduit par de formidables liquidations de stocks. Voici Greenwich Village, le quartier artistique où ne manquent que les artistes. Voici le ghetto avec sa population de juifs américanisés. Voici les Italiens, les Chinois, les Espagnols. Voici enfin les nègres... Sympathique et attendrissant Harlem où les maisons sont pleines de fleurs et de cages d'oiseaux. U. S. ont parias à peau noire des U. S. ont leurs cinémas et leurs boîtes de nuit.

L'écrivain visite une speak-easy (débit clandestin de boissons) qui est en l'occurrence doublée d'une maison close, et un musée où la sculpture belge est représentée par une œuvre de Pierre De Soete. Il pénètre dans un « Burlesque », salle de spectacle vouée aux déshabillages les plus lubriques et les plus lamentables, et qui donne une singulière idée de la fameuse pudibonderie yankee. Avec une surprise que nous partageons, il découvre un « taxi-dancing », où les danseuses attachées à l'établissement sans être munies précisément d'un taximètre, n'accordent le moindre fox-trott que moyennant un ticket dûment payé à la caisse.

Après avoir tracé un alerte croquis des Bonus Camps de Washington, le voilà qui nous fournit quelques précisions sur le coût de la vie en Amérique (Si le cœur vous en dit...) Il monte ensuite au cent-deuxième éta-

ge de l'Empire State Building, le gratte-ciel le plus haut de l'univers. A cette altitude, — on s'en doute, — le voyageur trouve une admirable synthèse de la ville qu'il a connue par le détail. N'est-ce pas la façon la plus pertinente de terminer un séjour dans la cité des sky-scrapers ? Apothéose de la promenade à New-York. Ici, l'ironiste se tait, et c'est un Golstein ému, un Golstein parfois pathétique, qui contemple la métropole pareille à un immense corps allongé, serré entre les deux bras de ses fleuves : l'Hudson et l'East River. Entre ciel et terre, l'auteur s'apitoie sur les hommes et s'adresse à Dieu, trahissant un souci en quelque sorte métaphysique, qui s'est affirmé déjà dans plus d'un de ses livres... Et ce n'est pas là un des traits les moins caractéristiques de cet intellectuel qui se complait d'habitude dans le scepticisme et l'irrévérence.

...C'est très imparfaitement que nous avons résumé l'œuvre nouvelle de René Golstein. Nous avons omis des remarques judicieuses sur l'architecture, des notes sur Coney-Island, la description d'un match de boxe sensationnel. Aussi bien n'avons-nous pas voulu déflorer toutes les surprises du lecteur, à qui *Visages de New-York* procurera les joies d'un documentaire attachant à l'extrême, composé avec art, rigoureusement sincère et probe.

Robert BEBRONNE.

de mon retour à la terre, à l'éternité paysanne. *Naissance du Sang* voudrait en être la seconde, c'est-à-dire que ce livre tend à être plus près de la matière humaine dans le même cadre de lutte, de moissons, de soleil.

— Et vos contes poétiques annoncés aussi?

— Je les considère comme un pont jeté entre la poésie et la prose, une autre étape, celle qui précédera, je l'espère, l'élaboration d'un roman paysan. Arriverai-je jusqu'à là? Je confesse que cette perspective me fait peur.

La terre, les prairies, les champs, le visage d'un laboureur, c'est à la fois trop simple et trop compliqué. Et il fait si bon respirer l'odeur de l'humus quand vous vient le goût de l'écriture.

A tire-d'aile, les souvenirs traversent les yeux bleus du poète qui se tait, la bouche pensive. Le charme tombe. Les appels de cornes déchirent l'air tandis que ronflent les moteurs. Il n'y a plus que Vandercammen et moi, sous le soleil, Porte de Namur.

R. MEURANT.

A la Maison du Livre Belge

12, Rue des Colonies, 12

Eisez :

LES DEUX LAURÉATS
DU PRIX VERHAEREN

Edmond Vandercammen

Le Sommeil du Laboureur

Poèmes 10 frs.

Berthe Bolsée

Ligne de Songe

Poèmes 15 frs.

René Henriquez

Libraire-Éditeur

13, rue d'Edimbourg, 13

Bruxelles-Ixelles

Tél. 11.74.64 C. C. P. 1704.24

ABONNEZ-VOUS à :

Cahiers du Sud (dépositaire pour la Belgique) — Nouvelle Revue Française — Cahiers d'Art — 14, rue du Dragon — Phare de Neuilly — Spectateur Les Marges — La Muse Française — Europe — Esprit (dépositaire pour la Belgique) — Le Surréalisme au Service de la Révolution (le n° 5-6 vient de paraître) — Pamphlet — Formes — Le Crapouillot — Bulletin des Groupes Plans — La Revue du Siècle — Le Mois — Hermès (éditeur) — L'Avant Poste — Le Rouge et le Noir — Arts et Métiers Graphiques — Hippocrate — Activités — Revue Française de Psychanalyse — Minotaure — Etc., etc., etc.

Abonnement à toutes les revues et journaux belges, français et étrangers.

Préparation

Revue mensuelle d'études sociales

Rédaction et administration :
90, r. Marie-Henriette, Bruxelles.
C. C. P. 3291.21.

3 francs le numéro.
15 francs l'abonnement de six numéros.
Spécimen sur demande.

PREPARATION EST LIBRE
PREPARATION EST CLAIRE
PREPARATION EST INDEPENDANTE
PREPARATION est notre MOT D'ORDRE

PRÉPARATION

a une politique claire pour l'œuvre de création d'une société plus harmonieuse.

Maison d'édition L'ÉGLANTINE

6, rue Cambril Grickx, Brux.
Tél. 21.40.57-21.40.56 C. C. P. 990.93

VIENT DE PARAÎTRE :

L'Objection de conscience

par

D. J. Blume et Léo Campion

Un fascicule 13 x 18 — 40 pages

1 fr. 50

Les nus de Sasha et Cami Stone

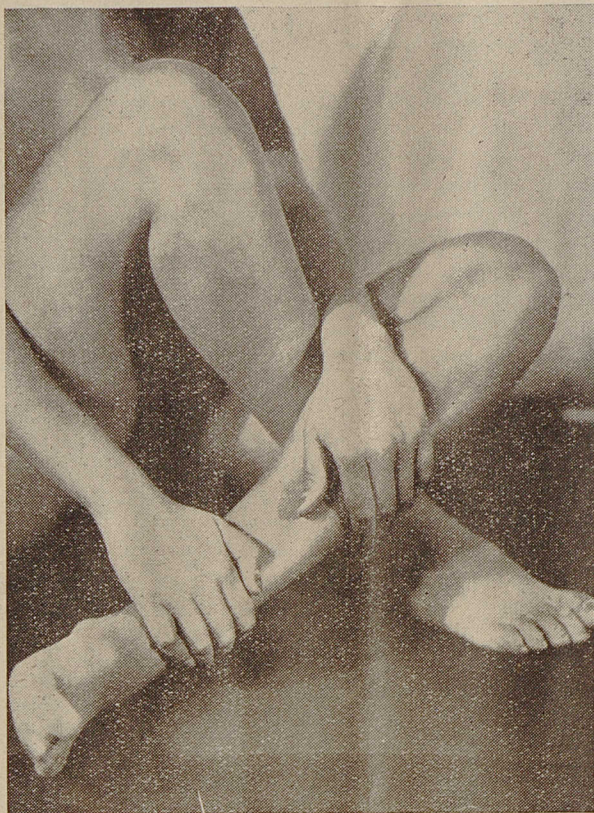
Il serait assez oiseux d'encore apprendre aux lecteurs du *Rouge et Noir* que la nudité peut être l'objet de quelque admiration où la rigueur se le disputerait à la sensation d'un certain absolu.

Dans les photographies de nus que Sasha et Cami Stone exposent en ce moment à la Maison d'Art nous découvrons ainsi une préoccupation constante d'approcher, à l'aide de la plaque sensible, ce qu'il peut y avoir de plus essentiel dans l'homme. Ils ont découvert ainsi sa nudité, car c'est dans la nudité que l'homme se révèle totalement en son essence spécifique. C'est cette

essence que leurs photographies nous révèlent et ce qu'elles nous apprennent nous conduit vers un monde où l'ombre et la lumière se rencontrent en des harmonies parfaites dont certaine dureté dans les détails n'est pourtant point exempte.

On parle volontiers du métier barbare de Stone, car dans leur virilité il n'y a point place pour le joli; l'on devrait pourtant parler plutôt de leur sens de la simple objectivité : leur métier s'éloigne de toute affecterie pour se limiter à une étude minutieuse de la géographie des objets qu'ils s'appliquent à circonscrire. Leur métier nous parle le langage de la raison et non de la sensibilité, il s'attaque pourtant à ce qu'il y a de plus émotionnel dans la nudité, mais au lieu de s'attarder au sensible, il atteint immédiatement à ce que l'on pourrait appeler le sens de la nudité.

Point de métaphysique en cela, mais simple lucidité; les Stone ne se laissent pas emporter par leur sujet, ils le dominent tout comme eux-mêmes se sont mis au service de leur objectif, ils ne trichent guère, mais vont directement au but. Leurs photographies sont des réussites et il serait parfaitement superflu de vou-



loir faire une analyse détaillée de chacune d'elles. Elles nous montrent toutes une parfaite maîtrise et si par hasard l'on se met à préférer telle photographie à telle autre, on peut être certain que seul le travail obscur des affinités électives est en cause.

Et allant de photo en photo, en ayant bien soin de se défier de toute contingence extérieure, l'on peut être certain que chacune des photographies nous parlera avec éloquence des splendeurs concrètes quoique absolues de ce que le corps de la femme présente de plus valable. Un ventre, par exemple, se creuse pour mieux faire ressortir certain détail anatomique propre au modèle. Ailleurs, la photographie atteint à son intensité par une description minutieuse d'un système pileux ou d'un épiderme particulièrement émouvant dans sa rugosité.

Est-ce beau? se demandera-t-on. Peut-être, mais alors d'une beauté qui se trouve ailleurs que là où l'on se plaît trop à vouloir la découvrir.

Les photographes Stone brouillent les pistes du moral ou de l'immoral, de la beauté ou de la laideur et nous leur en sommes infiniment reconnaissants. Karl HAMERLINCK.

IRAIS-JE A LONDRES?

(Suite de la première page)

J'irai à Londres, parce que j'ai ma crise de sciaticque. Or, à notre époque, toute crise mérite sa petite conférence. Nous ne sommes plus au temps des saignées et des grains d'ellébore, que diable!

OOO

J'irai à Londres, parce que Sir Snowden manque, comme M. Chéron, à qui il lançait, à La Haye, jadis, le mot « Stupid! » qui fit sensation. Je pourrais d'autant mieux remplacer Sir Snowden que son épithète serait l'expression fidèle de ma pensée, et, sans doute, de la vôtre.

OOO

J'irai à Londres, parce que je connais, comme chacun la cause profonde de la crise. Imaginez un instant qu'il n'y ait que dix hommes à la surface de la terre. Cinq possèdent tout : ce qui s'achète et le numéraire qu'il faut pour acheter. Les autres, eux, n'ont rien : ni marchandises, ni argent, exactement comme les Chinois affamés et les chômeurs du monde entier. Néanmoins, les premiers, ceux qui ont marchandise et numéraire, s'étonnent de ne rien vendre. Vous leur éclatez de rire au nez? Moi aussi, mais à Londres, je saurais plisser le front, froncer les sourcils, hocher la tête, parler de stabilisation et de surproduction et de libre-échange et de protection-

nisme et de bimétallisme et d'encaisse-or, sachant toutefois que mon diagnostic ne vaut rien... J'aurai l'air, en somme, de chercher la quadrature du cercle, ce qui est le fin du fin, depuis que la Société des Nations existe...

OOO

J'irai enfin à Londres, parce que c'est l'époque des vacances, parce que la Tamise est belle, qu'il y a les « garden-party », les réceptions chez l'Empereur-Roi, les banquets savoureux, les cartes postales et les lettres à en-tête pour envoyer aux amis, les émargements, les sinécures, les parcs gratuits, les jolies femmes qui vous font de l'œil, les photographes qui vous guettent; parce que je suis un homme et qu'aucune faiblesse, aucune vanité humaine ne m'est étrangère; parce que j'ai tout cela et que je connais, par surcroît, les mots qu'il faut pour hausser tout cela au niveau des circonstances et pour paraître un surhomme...

Mais surtout, de ce que je vous dis, ne soufflez mot.

Je ne vous enverrais point de cartes postales et vous ne pourriez plus vous targuer de mon amitié, à moi, qui serai délégué de la grande conférence internationale économique et politique de Londres, l'événement de la saison...

RAM.

Nouvelles fraîches et joyeuses

Le journal des anciens combattants flamands, le *V.O.S.*, signale que le gouvernement belge a, pour la troisième fois au cours de ces deux dernières années, passé commande d'un nombre important d'avions de reconnaissance et de bombardement à la firme anglaise Fairy Aviation Company. Ces deux types d'avions seront munis de moteurs Rolls Royce permettant d'atteindre une vitesse de 220 miles à l'heure.

Le nombre des appareils en construction est gardé secret. Réduisez les pensions de vieillesse, les allocations de chômage! Saignez le pays aux quatre veines! Qu'importe! pourvu qu'on achète des engins de meurtre.

Le militant syndicaliste Lazarevitch arrêté le 9 juin à Verviers, dans les circonstances que nous

avons exposées la semaine dernière, a comparu en chambre du Conseil, qui a confirmé pour un mois le mandat d'arrestation.

La liberté d'expression politique est-elle donc abolie?

Pour le front unique. — Il y a un an, en juillet 1932, lors des grèves révolutionnaires, tombait à Roux, sous les balles des gendarmes, un jeune ouvrier du nom de Tayenne.

Pour garder la mémoire de ce révolutionnaire, la section belge du Secours Rouge International a décidé d'élever en l'honneur de Tayenne un monument qui sera inauguré le 9 juillet au cimetière de Marchienne-au-Pont.

Une manifestation de masse aura lieu en cette circonstance. Le S. R. I. y convie tous les travailleurs à quelque parti qu'ils appartiennent.

CINEMA

Rétrospections

Propos sur quelques films

Je trouve assez absurde le fait que, sous prétexte d'actualité, la critique s'en tienne le plus souvent à la critique immédiate de films nouveaux, rejetant délibérément dans l'oubli ceux-là même qu'elle exaltait hier, ou ne les évoquant que comme points de repère.

Sans doute la chose contribue-t-elle à nimbier ces « chefs-d'œuvre » d'hier d'une auréole mystérieuse, trop lourde pour beaucoup.

L'on sait aussi que, bien souvent, l'inconscience des marchands aidant, cet oubli systématique ne tarde pas à faire passer les copies de ces films des caves où elles dorment dans les flammes d'un bûcher plus sûr encore. Et l'on objecte, ensuite l'encombrement des susdites caves, la nécessité de plus-value à donner aux films nouveaux, que sais-je encore.

Dans l'histoire du cinéma, l'on aurait tort de croire qu'aujourd'hui est le seul moment valable.

Hallelujah (1). Quoique l'on fasse, en dépit des pires mutilations que lui font ou lui feront subir les marchands de films, l'œuvre de King Vidor représentera toujours l'un des sommets du cinéma. Cela, sans doute, parce que les résultats atteints, et qui n'ont plus rien à voir avec les réussites ordinaires du cinéma (scènes de folie religieuse, chants nés, etc.), le sont par des moyens purement cinématographiques (je n'oublie pas que la poursuite dans les marais, morceau classique du sonore, reste, à l'écran, la plus magique réussite technique).

Et c'est peut-être là le secret du vrai cinéma : nous faire accéder, par des moyens qui lui sont propres, à des régions de la pensée où il cesse de valoir par lui-même. Voir l'Âge d'or, Scarface, Back Street, etc.

Une question : pourquoi les interprètes d'Hallelujah n'ont-ils, après ce film, jamais reparu à l'écran? L'on aimerait revoir ailleurs Daniel Haines, et, surtout, l'étonnante Nina Mae Mc Kinney.

Applause. Au service d'une bien pauvre histoire, le talent naissant de Mamoulian, fait, je le crains bien, uniquement de virtuosité.

Je crois un homme comme Mamoulian dangereux pour le cinéma que l'on me comprenne).

(1) Reprise du Club de l'Ecran. Voir ailleurs dans quelles conditions.

A l'écran

UNE FAIBLE FEMME (COLISEUM)

Un faible film.

LA FUSEE (MARIVAUX)

Un certain cinéma franco-allemand (voir Stupéfiant, l'Homme sans nom, etc.) nous a habitués à ce genre de films distingués et ennuyeux.

Mieux vaut encore les lions de Kaspia, et le rir franc de Roger-la-Honte, sommets du ridicule cinématographique.

SAUVETEURS

(CAMEO)

Pressés sans doute par la nécessité, Laurel et Hardy font preuve d'un désir visible de renouvellement.

Gags nouveaux (celui, excellent, de la baignoire), usage du calembour (« pitcher »-cruche et « picture »-nuage) emprunté, avec un certain appel de l'absurde, aux frères Marx, insistance, surtout, sur la nature des rapports qui unissent le gros, suffisant et borné, et le maigre, candide et idiot. Belle matière pour les psychanalystes.

Sauveteurs, encore une fois, est le résultat de l'accolement de deux bandes de court métrage, sans faire un grand film de deux petits.

THEATRE DE LA MONNAIE
SAISON D'OPÉRETTES

Pour succéder à la Belle Hélène, le théâtre de la Monnaie, vient de monter avec succès la joyeuse opérette de Hervé : Mamzelle Nitouche, avec Nini Roussel, de l'Opéra Comique, et les excellents comiques Georges Davray et Darthez.

Chaque soir à 20 h. 30. Dimanche, matinée.

Club de l'Ecran

Clôture de la saison

MARDI 4 JUILLET

à 19 heures et 21.15 heures

CASINO-CINE, 38, chaussée de Louvain

20^e ET DERNIÈRE SÉANCE

Première vision en Belgique de

IDÉE

le dessin animé de Frans MASEREEL et BARTOSCH

et

ENTHOUSIASME

du cinéaste russe Dziga VERTOF

Prix des places : Balcon 10 fr. Membre 7 fr. Fauteuil 13 fr. Membre 10 fr.

Location pour cette séance seulement à la LIBRAIRIE HENRIQUEZ, 13, rue d'Edimbourg (porte de Namur) Téléphone 11.47.64, tous les jours, sauf dimanche, de 9 h. à 13 h. et de 14 à 19 h.

Protestation

Pierre Bourgeois nous écrit :

« Dans les derniers jours de 1930, Hallelujah a paru à Paris. Afin de rendre le film commercial, des hommes d'affaires avaient réalisé une version dans laquelle presque tous les dialogues originaux étaient remplacés par des sous-titres français et par une musique de série.

« Une bonne partie de la presse s'est dressée contre ce procédé innommable. Georges Altman, dans Monde, a parlé de trahison; François Vigneul, dans l'Action Française, de triomphe des vandales... Et que d'autres protestations véhémentes!

« C'est cette version que le Club de l'Ecran vient de projeter devant son public comme un exemple... à suivre. Il y a plus : il présentait cet acte de vandalisme comme une réparation « anticipative » pour la projection de la première œuvre de Rouben Mamoulian!

« Plusieurs journalistes indignés ont demandé à la Direction du Club d'avoir la loyauté d'annoncer à son public la méprise dont elle était l'involontaire victime. On a refusé de dire quoi que ce soit. Cela devenait dès lors de la complicité et personne n'y comprenait rien. »

Je crois pouvoir affirmer à notre ami Pierre Bourgeois que les dirigeants du Club de l'Ecran ignoraient, avant la projection du film, qu'ils avaient en main la copie commerciale, mutilée, du chef-d'œuvre de King Vidor. L'on se souviendra qu'une fois déjà le fait s'était produit à l'occasion de la reprise de la Rue sans joie, et je ne doute pas qu'aujourd'hui comme alors le Club adressera aux distributeurs du film la protestation qui convient.

Je déplore avec Bourgeois que les spectateurs de la séance du 20 n'aient pas été invités à se joindre à cette protestation.

D.

STUDIO

Palais des Beaux-Arts
23, rue Ravenstein

CLOTURE de la SAISON

DERNIÈRES

de l'immense succès

EXTASE

Le chef-d'œuvre de MACHATY

Le génial metteur en scène

d'EROTIKON

interprété par

André NOX, Pierre NAV,

ROGOZ et Eddy KIESLER

Parlant Français

De 2 h. à minuit — Enfants non admis

L'internationale des charognards a-t-elle ses représentants en Belgique ?

(Suite de la page 1)

Je cite quelques noms parmi les 42 membres du Conseil : (3) M. Hugo Stinnes, président ; MM. Victor Weil, à Bruxelles, Paul Van Hoegarden, à Liège ; Ad. Laloux, à Liège ; Hect. Monnom, à Bruxelles ; Arm. Ophoven, à Liège, et Sam Wiener, à Bruxelles. Cette société a réalisé pendant la guerre d'importants bénéfices. Les administrateurs belges ont-ils dès 1914 démissionnés ? Ont-ils touché — oui ou non — leurs dividendes sur des bénéfices réalisés grâce au massacre de dizaine de milliers de soldats belges ? Je pose la question.

Mais j'ai hâte d'en arriver à un cas plus important et plus grave.

J'ai signalé tantôt les fournitures faites à l'Allemagne pendant la guerre par Schneider et le Comité des Forges. Pour ceux qui se sont quelque peu intéressés aux scandales du trafic des armes et des matières premières entre belligérants ils savent que ce commerce s'est poursuivi durant toute la guerre et que chaque fois qu'il y a eu fourniture à l'ennemi les noms de Schneider et de Wendel s'y trouvaient mêlés. Après guerre dans tous les scandales qui ont éclaté figuraient les noms des mêmes maîtres de Forges. Scandale en Roumanie, scandale en Hongrie, toujours les mêmes Schneider et Wendel. On sait par exemple également que Schneider exploite savamment la compétition navale entre la France et l'Italie, et entre l'Italie et la Yougoslavie ; que ses journaux combattent avec rage le projet d'une parité navale uniquement parce que les chantiers navals aussi bien en Italie, en Yougoslavie qu'en France sont tous sous le contrôle de Schneider.

Que plus on construit de croiseurs et de sous-marins en France et en Italie, plus la course est âpre, plus Schneider gagne d'argent. Un dreagnouht pour Mussolini, un cuirassé pour M. Lebrun, un croiseur pour la Yougoslavie, c'est toujours Schneider qui empêche. Schneider qui collabore avec Krupp, avec Bazil Zaharoff, avec le diable et la belle-mère du diable si c'est nécessaire, pourvu que ça rapporte. Schneider qui a sur la conscience des millions de morts et qui ne s'en porte

(3) Les relations internationales des industries de guerre, par L. Launay et J. Sennac, Ed. République.

pas plus mal. Ah ! il faudrait que je puisse vous entretenir du fameux Konzern Schneider et de ses affiliations avec le non moins sinistre Comité des Forges. Qu'on sache cependant que ces gens se rencontrent tous dans la Banque de l'Union Parisienne dont la réputation n'est plus à faire et que certains ont nommé, à juste titre, la banque des marchands de canons. Solidaire de toutes les canailleries des magnats de la sidérurgie française, solidaire des fournitures faites pendant la guerre, solidaire de tous les crimes et scandales provoqués ces derniers temps, solidaire de cette provocation que fut l'occupation de la Ruhr exigée par les Maîtres de Forges, solidaire des crimes qui se passent au Maroc, solidaire et responsable de cette vaste organisation qui exploite et qui assassine après les avoir exploités, les peuples de dix pays d'Europe. Voilà ce qu'est l'Union Parisienne. Et c'est la Société Générale de Belgique qui a fondé la Banque de l'Union Parisienne ! C'est la Société Générale de Belgique qui lors de la fondation de la Banque de l'Union Parisienne a souscrit à elle seule la moitié du capital (4). C'est la Société Générale de Belgique qui encore aujourd'hui exerce une influence certaine à la Banque des Marchands de Canons, qui était représentée encore en 1913 au Conseil par M. Jadot qui avait l'honneur de siéger là à côté de M. Schneider et de M. de Wendel.

Solidaire des actes de la Banque de l'Union Parisienne, la Société Générale de Belgique, profitant au même titre que les Wendel et les Schneider des vilénies commises, n'en est-elle responsable au même titre ?

Inutile d'insister. Pour ceux qui savent l'influence que la Société Générale a sur la « Société Anonyme Belgique », ils peuvent réaliser toute la saveur de ce lieu commun de la petite Belgique pacifique aux mains des marchands de canons. Ils peuvent réaliser la sincérité de certains ministres contrôlés — eux aussi ! — par la Société Générale et qui veulent nous donner à nous pacifistes des leçons de civisme.

(A suivre.) M. ZANKIN.

(4) Louis Launay et Jean Sennac.

ont été fondées également en Belgique. On en compte actuellement 1 à Bruxelles, 15 en Flandre et 8 en Wallonie. Les conditions de logement sont de 3 francs par nuit pour les moins de 20 ans. Pour les plus de 20 ans, les conditions sont de 5 francs en Wallonie et 6 francs en Flandre.

Pour faire suite à de nombreuses demandes nous donnons ici une nouvelle fois les adresses des Centrales belges de Jeunesse où il faut s'adresser

pour obtenir tous renseignements.

Centrale wallonne des auberges de jeunesse, 20, rue Lakenveld, Bruxelles. Centrale flamande des auberges de jeunesse, 21, Leemputstraat, Antwerpen.

Ces deux organismes sont en relations constantes et les adhérents, à quelque centrale qu'ils s'adressent, peuvent user de toutes les auberges : en Flandre, en Wallonie, à Bruxelles, et également à l'étranger.

A LA TRIBUNE

Compte rendu des débats

LA GUERRE

A notre dernier débat sur ce sujet « Comment on prépare la guerre et comment l'empêcher ? » ont pris la parole MM. Mil Zankin qui montra avec précision le travail de l'Internationale des Armements et dont nous reproduisons le discours qui a fait vive impression ; le professeur Maurice Lecat auquel le Soir consacrait une place importante il y a peu, à l'occasion d'une protestation que le professeur adressait à un organisme hitlérien (le Soir ce jour-là, louangeait vivement M. Lecat pour son œuvre scientifique, mais oubliait de dire qu'il est aussi un ardent pacifiste qui a écrit plusieurs livres contre la guerre et qui a refusé, il y a quelques années, l'offre d'un pays lui proposant, contre opulente rémunération, que ses recherches astrophysiques fussent orientées vers les applications à la chimie de guerre) ; le pharmacien P.-G. Weil qui donna d'utiles précisions sur la guerre chimique qui n'est pas nouvelle et fut condamnée déjà par Louis XIV et Napoléon qui la considéraient comme indigne ; Ernestine qui exposa en détails le cas des objecteurs de conscience Léo Campion et Henri Day ; Walter Dauge qui définissait la position des Jeunes Gardes Socialistes ; et Robert Lejour, du Secours Rouge International qui montra comment une guerre impérialiste se tournerait en réalité contre le capitalisme et déclencherait la révolution.

Les débats très animés et fort édifiants se prolongèrent jusqu'à minuit.

A QUOI SERT LA LITTÉRATURE ?

La semaine dernière, mercredi 21 juin, le débat fut ouvert par M. Pierre Landsvreugt, directeur des éditions L'Eglantine, sur ce sujet : à quoi sert la littérature ? La littérature doit servir le peuple, relier les générations les unes aux autres, faire la conscience de l'humanité. Elle doit être au service de la révolution. Elle doit servir des idées. L'excellent éditeur examine ensuite comment les écrivains belges — pour lesquels il n'est pas tendre — remplissent leur mission. Le libraire-éditeur Henri Wargée ajoute des précisions d'ordre pratique fort intéressantes. Le poète René Baert, pour sa part expose que la poésie ne peut en aucun cas participer à la lutte sociale. Puis notre ami Charles Plisnier trace un tableau vivant sinon réjouissant de la littérature d'aujourd'hui. Il montre la dépendance dans laquelle se trouvent vis-à-vis des forces capitalistes la grande masse des maisons d'édition et la position difficile des représentants de la littérature prolétarienne. La littérature doit-elle avoir un but immédiat : servir l'action, ou bien s'élever pour ne défendre que l'humain ? L'orateur estime et montre que ces buts divers sont parfaitement conciliables.

Il s'ensuivit un débat public fort animé qui permit de préciser davantage les positions de chacun et ajouta encore à l'intérêt de cette séance qui, pour être moins publique que beaucoup d'autres, n'en fut pas moins d'une utilité incontestable.

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes Libres.

PROGRAMME

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas (entrée particulière). Prix d'entrée : 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Ce soir, Mercredi 28 juin, à 20 h. 30

33^e débat de la saison

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

11, PLACE FONTAINAS

Comment supprimer le chômage ?

Que demandent les chômeurs : de l'argent ou du travail ? Qu'attend le gouvernement pour instaurer une politique de grands travaux ? Le chômage devient-il endémique ? La crise finira-t-elle un jour ? Est-il utile encore d'apprendre un métier ?

Orateurs inscrits :

MM. Rodolphe LANGBANK ; Marcel LOUMAYE, sénateur suppléant ; Paul OTLET, directeur du Palais Mondial ; José SCHUERMANS, fondateur de la Confédération des Travailleurs intellectuels (organe corporatif).

Droit d'entrée : 4 francs

POUR CLORE LA SAISON 1932 1933

Mercredi 5 juillet, à 20 h. 30 :

34^e débat de la saison.

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

M. Charles PLISNIER

ouvrira le débat sur

LES INTELLECTUELS

POUR OU CONTRE LE CAPITALISME

Orateurs inscrits jusqu'à présent :

MM. Charles PLISNIER et War VAN OVERSTRAETEN

Orateurs convoqués :

MM. Pierre Daye, Walter Dauge, Pierre Goemaere, René Jadot, Yvan Lenain, Paul Werrie.

CLOTURE DE LA SAISON.

La séance du 5 juillet sera la trente-quatrième de cette saison. Sauf le cas où les événements justifieraient l'institution de débats d'actualité pendant les mois d'été, la tribune cessera de fonctionner à dater du 5 juillet jusqu'à fin septembre. Prière donc de s'en remettre pendant les vacances aux informations qui paraîtront dans le journal.

ABONNEZ-VOUS DES A PRESENT

A PRIX REDUIT

POUR LA SAISON PROCHAINE

Dès à présent on peut s'abonner pour la 7^e saison (1933-1934) de la tribune libre *Le Rouge et le Noir*. L'abonnement donne l'accès, dans l'enceinte réservée, à toutes les séances jusqu'à fin de la saison prochaine (y compris celles restant à courir cette saison et celles qui seront organisées éventuellement pendant les mois d'été). D'autre part, les abonnements souscrits dès à présent et jusqu'à fin juillet seront notés au prix réduit de 60 francs. On s'abonne en versant la somme de 60 francs par abonné au C. C. P. 1713,61 (Fontaine, Bruxelles).

AUBERGES DE JEUNESSE

On sait qu'en maints pays il existe des auberges de jeunesse, institutions destinées à faciliter les voyages des jeunes gens dans le pays même et à l'étranger en accordant aux voyageurs le logement à des prix fort minimes.

Depuis quelques temps, des auberges de ce genre

ont été fondées également en Belgique. On en compte actuellement 1 à Bruxelles, 15 en Flandre et 8 en Wallonie. Les conditions de logement sont de 3 francs par nuit pour les moins de 20 ans. Pour les plus de 20 ans, les conditions sont de 5 francs en Wallonie et 6 francs en Flandre.

Pour faire suite à de nombreuses demandes nous donnons ici une nouvelle fois les adresses des Centrales belges de Jeunesse où il faut s'adresser

pour obtenir tous renseignements.

Centrale wallonne des auberges de jeunesse, 20, rue Lakenveld, Bruxelles. Centrale flamande des auberges de jeunesse, 21, Leemputstraat, Antwerpen.

Ces deux organismes sont en relations constantes et les adhérents, à quelque centrale qu'ils s'adressent, peuvent user de toutes les auberges : en Flandre, en Wallonie, à Bruxelles, et également à l'étranger.

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Les Editions de Belgique commencent la publication d'une nouvelle collection : « Les Grandes figures de Belgique ». Elles se proposent de faire revivre des personnages mal connus ou méconnus de Belgique, de les faire revivre, non à coups de documents, mais en retraçant le roman de leur vie, avec la vivacité et l'atmosphère d'un roman, en ne citant, toutefois, aucun fait qui ne soit rigoureusement exact. Il ne s'agit donc ni d'une œuvre d'apologie systématique, ni de ce qu'on nomme une démolition en règle, mais d'un effort loyal pour saisir l'humain. Nous relevons notamment dans la première série les ouvrages suivants :

Rubens, par Roger Avermaete, déjà paru et dont nous parlerons longuement un jour très prochain ; Grétry, par Justin Sauvenier ; John Cockerill, par Désiré Dewit ; Philippe le Bon, par Paul Collin ; Emile Banning, par Gaston-Denis Périer ; Marin de Sainte-Aldegonde, par Robert Guette ; Godfroid de Bouillon, par Charles Plisnier.

OOO Le Prix du roman d'aventures a été décerné à l'unanimité à Mme Simone D'Erigny pour son roman policier *L'étrange volonté du professeur Lorrain*.

OOO Paul-Fort le prince des poètes français, est dans la détresse. Afin de lui venir en aide, Comedia a ouvert une souscription publique. Parmi les donateurs nous relevons avec stupéur le nom de M. Jean Chiappe (500 francs). Ajoutons que la souscription a produit, à ce jour, plus de trente mille francs. Et ceci nous console de cela.

OOO De Comedia. Le mardi 20 juin marque une date quasi historique : l'Académie française publie une nouvelle édition, revue et fortement corrigée de sa fameuse Grammaire. On n'a pas oublié les polémiques et les critiques qui saluèrent l'apparition de la Grammaire de l'Académie Française. Nous eûmes l'occasion de signaler que l'Académie corrigait habilement, dans ses tirages successifs, les fautes qui lui étaient si spontanément indiquées. Nous avons dit alors qu'il en restait beaucoup. Aussi saluons-nous avec joie la décision prise par l'Académie de publier une nouvelle édition soigneusement revue. C'était nécessaire. Et tous ceux que la langue française intéresse, tous ceux qui ont le souci de parler et d'écrire avec correction, auront enfin le manuel qu'ils réclamaient.

Parfait. Applaudissements. Mais j'aimerais savoir si tous ceux qui ont été trompés pourront échanger leur marchandise — pardon, l'ancienne Grammaire contre la nouvelle, vraiment grammaticale.

OOO Dans le dernier numéro du *Journal des Poètes* relevé un essai de Henry Fagne sur Georges Linze. L'auteur très justement remarque que Linze n'est pas un littérateur au sens brillant ou obscur du mot, mais qu'il a quelque chose d'autrement grand qui l'a fait appeler par la critique l'homme du mystère.

Ayant fait table rase de ce qui l'a précédé, il ne dit que ce qu'il veut dire, ce qu'il juge utile au but qu'il aperçoit, il ose imposer à la poésie une économie qui risque de le faire paraître stérile et redécouvrir des vérités élémentaires s'il en a besoin. Son œuvre, loin d'être courte, malgré son peu de volume, porte plus d'une fois la trace qu'il a résisté à des tentatives faciles pour ne pas retomber dans un ordre dont il ne veut pas.

Dans le même numéro, Ed. Vandercammen analyse *Fertilité du Désert* et *Déluge*, de Charles Plisnier. A propos de cette dernière œuvre et après avoir montré la force, la puissance du livre, la critique constate que : Depuis longtemps, les poètes s'étaient attardés à des confessions qui ne s'écartaient que rarement des jeux confidentiels, s'éloignant ainsi, volontairement ou non, du grand public. Puisse cette invite cachée trouver l'écho qu'elle sollicite.

OOO Magdeleine Paz, dans *Monde*, parle du livre de l'ouvrier japonais Tokouraga *Le quartier sans soleil*. L'écrivain relate les événements d'une grève d'imprimerie et en profite pour dépeindre

admirablement les aspirations et les luttes du prolétariat japonais. Mais la manière d'exposer le récit, de comprendre les événements mérite quelques observations. Magdeleine Paz écrit : Féru de doctrine, embarrassé dans des schémas tout faits, l'auteur a oublié une chose, c'est de tenir compte de la « dialectique de la vie ». C'est grand dommage, car, à force de trop prouver, il nuit au sujet magnétique qu'il a essayé d'embrasser, il aboutit à un poncif à peine moins fade que l'autre. On peut prévoir que son roman enthousiasmera les enthousiastes et convaincra les convaincus. Mais ce serait singulièrement restreindre la portée de la littérature révolutionnaire que d'affirmer que son rôle se borne là.

OOO Dans *Les Nouvelles Littéraires* le récidiviste G. Charensol pose à diverses personnalités des questions sur le parallèle 1900-1933. Paul Morand, sa première victime, déclare solennellement que 1900 fut simplement la fin d'un cycle, qui recommence aujourd'hui, après 35 ans. Entretemps, nous avons vécu une période d'internationalisme, de marxisme, de judaïsme, de pacifisme, d'antimilitarisme, de scepticisme, de révision des valeurs et d'humanitarisme.

O misère de la clairvoyance humaine. Paul Morand, lui aussi, n'attend que le fascisme...

OOO Dans *Marianne* Ramon Fernandez analyse le *Londres* de Paul Morand et l'*Absence*, de Marc Chadourne. Sans réserves, la critique loue l'art de M. Morand qui éclaire surtout dans le choix des exemples, des détails, qui ne sont jamais des découvertes partielles mais se rattachent toujours à un ensemble connu et médité. Par contre, son adhésion n'est pas complète quant à la position sentimentale des personnages de M. Chadourne et ici se pose une nouvelle fois le problème de la force et de la faiblesse du romancier : le cas de conscience...

Un médaillon d'André Frank consacré à Jacques de Lacretelle est d'une fadeur, d'un snobisme écœurants. Célébrité !

OOO Un certain nombre de personnalités du monde musical de Belgique ont envoyé au maestro, Toscanini le télégramme suivant :

Vivement émus par la situation faite en Allemagne aux artistes non aryens, nous tenons à nous

associer à votre geste de solidarité en réitérant l'expression de notre profonde admiration pour l'artiste et l'homme de cœur.

Joseph Jongen, Paul Gilson, Arthur De Greef, Louis de Vocht, Emile Bosquet, Paul Collaer, Marcel Maas, Marcel Poot, Marcel Cuvelier, Francis de Bourguignon, René Bernier, Hermann Closson, André Guéry, Paul de Malengreux, René Tellier, Franz Dewever, Hubert Krains, L.-C. Gilliams, Pinchart, Gabrielle Rosy Warnant, J. Meurent, Charles Conrardy, Rodrigue, Paul Bay, Léopold Rosy, Tumerelle, Wennekers, G. Goisse, Armand Sauvage, Georges Bauf.

On se souvient que Toscanini a fait part à la direction de l'Opéra de Bayreuth de son intention de ne plus collaborer aux représentations en Allemagne, en raison de la situation faite aux artistes non aryens.

OOO Dans la revue *Europe* du 15 juin, M. Marcel Martinet rend compte du puissant roman de Magdeleine Paz, *Une seule chair*. Il constate qu'il n'y a peut-être pas deux écrivains en France actuellement, pour réaliser une œuvre de cette force révolutionnaire. M. Martinet fait la curieuse réserve que voici, qui nous semble bien près de traduire l'avis de beaucoup de critiques : Je crois que, si ce beau livre n'emporte pas une adhésion entière, la faute n'en est pas à des manques, mais à un excès. Excès de tout, excès de matière, de combinaison, d'adresse, excès dans les intentions et dans l'expression. Et l'on sait bien qu'en dernière analyse l'excès est toujours une insuffisance de mise au point et d'équilibre. Mais c'est un beau livre.

OOO On fêtera le 7 juillet prochain, le centenaire de la naissance de Félicien Rops. Le grand artiste, en effet, est né à Namur, le 7 juillet 1833. Il mourut à Essoues à l'âge de 65 ans.

OOO Vient de paraître le premier numéro de la revue trimestrielle *Hermès* qui est consacrée uniquement à l'étude des mystiques et des poésies comparées. Cette revue est éditée chez René Henrquez, 13, rue d'Edimbourg, Bruxelles. Le prix de l'abonnement pour la Belgique est de 35 francs.

Au sommaire de ce premier numéro : Marc Eemans : *Présentation de Sœur Hadewych*. — Sœur Hadewych : *Première vision*. — Friedrich Gundolf : *Stefan George et notre temps*. — Jean

Wahl : *Kierkegaard et le mysticisme*. — Georges Méautis : *La science moderne et les mystères d'Eleusis*. — Jacques Masui : *Note sur le Yoga et la mystique*.

OOO On lit dans le *Mercury* de France du 1^{er} juin, sous la signature de M. John Charpentier : « Chronique des romans » :

« M. Henri Davignon qui compte parmi les auteurs belges réputés, a célébré sa patrie en treize Contes pour le Centenaire (les neuf muses, les quatre éléments) où il a tâché de mettre, avec de l'élégance, une odeur prononcée de terroir. A part *La Fagne*, aucun qui donne « le coup de ceste », comme disait Barbey d'Aurevilly ; mais aucun, non plus, qui ne soit aimable et tissé avec dextérité. Les auteurs belges c'est un peu pour moi, comme les magistrats de province. Evidemment, ils exercent la justice quelque part, à certaines heures. Mais c'est comme à huis-clos. En ville, on ne connaît d'eux que leur parfaite tenue d'hommes du monde. Nul ne s'informe si, en robe, ils ont du talent, et de quelle sorte. On admet qu'ils soient magistrats, et c'est tout. Ecrivain belge, il semble que ce soit quelque chose de surrogatoire ; le violon d'Ingres de personnalités éminentes en une autre catégorie plus substantielle. Peut-être parce que s'il y a un groupement d'intérêts industriels, même un patrimoine moral, il n'y a pas de substratum belge ; il n'y a pas de vraie Belgique. C'est une invention anglaise contre nous, mais aussi contre nature que Gibraltar. Maeterlinck, français, Verhaeren, européen, en sont des preuves à contrario. »

Et voilà les remarques que nous attire la littérature nationale de M. Henri Davignon. Il est servi à souhait.

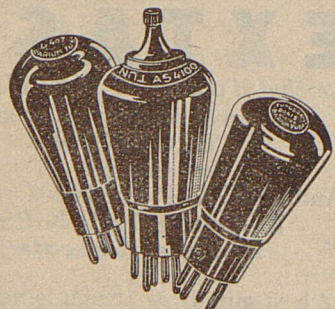
OOO Naissance.

Parmi les signatures du nouveau magazine littéraire, artistique et parisien : *Allo Paris!* on trouvera les noms de MM. Fernand Fleuret, Paul Reboux, Roger Allard, André Salmon, Louis Chéronnet, Dignimont, Jean Bruller, Pierre Falké etc.

OOO On annonce :

Problèmes européens par Jules Romains, aux Editions Flammarion, Paris. Le romancier des *Hommes de bonne volonté* y étudie l'organisation de la paix, le marxisme, le mouvement hitlérien, la psychanalyse, l'unanimité, etc.

LES CHASSEURS DE CHEVELURES.



TUNGSRAM

Imp. A.-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL